

Feignies Loisirs Animations Culture
Ville de **Feignies** / Médiathèque de Feignies

Concours de nouvelles

2022

France Philippe

THÈME JEUNES

(DEUX CATEGORIES : MOINS DE 13 ANS ET DE 13 À 16 ANS)

**Dimanche,
c'est la ducasse !**

THÈME ADULTES

**Le courrier qui a
marqué ma vie**

En préparant ce mot pour le fascicule de notre 23^{ème} concours de nouvelles, je repensais à France Philippe le jour où il nous a proposé de lancer ce concours.

Quelle bonne idée.

Cette année nous avons reçu 37 nouvelles adultes et une jeune, venant de 36 départements différents et une de Belgique, merci à tous ces participants.

Je peux vous annoncer les thèmes de l'année prochaine que notre jury, que je remercie fortement, a choisis :

Pour les adultes : « Un fou rire qui tombe mal »

Pour les jeunes : « Mes parents déménagent »

Merci à :

Mme Royer, directrice de la médiathèque, pour la logistique

M. Chambre pour l'édition du recueil

M. Lavallée, Maire-adjoint, adjoint à la culture, pour sa participation en tant que grand jury

Bonne lecture

JEAN-MICHEL VOULOIR

Président de Feignies Loisirs Animations Culture

CONCOURS ADULTES

Le courrier qui a marqué ma vie

1 - LE DÉCRET DE NAPOLÉON

YVONNE DUPARC

En m'arrêtant pour m'essuyer le front car il faisait déjà chaud en ce début d'avril, j'en profitai pour remonter une mèche qui tombait sur mes yeux et après quelques instants à reprendre ma respiration, je repris les manches de la béroue, lourde du linge qui s'égouttait par les interstices des planches mal dégrossies et continuai à remonter vers mon logis.

Quand je débouchai sur la ruelle où mon père tenait une échoppe de tapissier, quelle ne fut pas ma surprise de trouver celui-ci discutant avec le maire de la commune flanqué d'un sous fifre portant un épais dossier sous le bras.

Dès qu'ils m'aperçurent, de concert les trois hommes tournèrent leur regard vers moi. Le maire, un homme bedonnant âgé d'une cinquantaine d'année, ne manqua pas de me détailler de la tête aux pieds comme on apprécie une bête à la foire.

Intriguée, je posai à nouveau la brouette non sans interroger mon père du regard, mais celui-ci se détourna. Les hommes discutèrent encore quelques minutes et semblant avoir trouvé un terrain d'entente, se séparèrent avec force poignées de mains et salutations plus ou moins sincères.

Anselme Cordin, mon père, rentra dans sa boutique, se remit au travail non sans avoir déposé sur le manteau de la cheminée un rouleau de papier scellé par un ruban de cire rouge que lui avait remis le maire. Moi, sachant très bien que mon père ne me ferait aucune confidence sur la visite de l'édile, j'allai sur le pré qui se trouve derrière la pauvre mesure afin de mettre le linge des notables de la ville (dont faisait partie l'épouse du maire) à sécher.

Lorsque je rentrai à la nuit tombée, la première chose que je remar-

quai, ce fut le rouleau posé sur la cheminée mais ni mon père qui continua à clouter le tissu sur les chaises ni ma mère qui tournait dans la marmite un affreux brouet pour notre souper, n'en firent allusion. Ils ne savaient lire ni l'un ni l'autre, il faudrait bien qu'à un moment ils me sollicitent afin de compulsier ce courrier que scellait le célèbre emblème de notre Empereur Napoléon, « l'Aigle Royal ».

Après une nuit à me poser mille questions sur cette missive que le Maire avait déposée la veille, je me rendis chez son épouse pour rendre les beaux et lourds draps de lin, les nappes brodées, les torchons et serviettes de coton rêche, celle-ci me convoqua dans son salon :

« Manon, le 22 avril tu ne laveras pas le linge. Tiens, je te donne une robe, elle devrait t'aller », tout en parlant elle s'approcha de moi pour apprécier la robe sur ma personne, elle se recula pour juger de l'effet.

« C'est une vieille robe de ma fille Rosie », crut-elle bon de préciser.

« Tu te laveras les cheveux et tu attendras mon mari aux côtés de tes parents »

« Ce jour là, tu pourras lire la lettre !... »

« Ta vie va changer Manon !... précisa-t-elle sur un ton de conspirateur.

Durant les nuits qui suivirent, je ne dormis pas, j'avais beau scruter du regard les réactions de mes parents au cours des différents repas frugaux, chacun lapant sa soupe et gardant le nez dans son assiette afin d'éviter des regards trop explicites, personne ne levant le nez vers ce maudit courrier qui hantait mon sommeil.

Ma vie allait changer ? Dans quel sens ? En bien ? En mal ? J'avais l'espoir que non parce que personne ne pouvait vivre autant dans la misère que la famille Cordin.

Le jour dit, je m'étais levée tôt et pour une fois mon père n'avait pas ouvert l'échoppe. La famille se tenait sur le devant de la porte,

mon père endimanché bien que l'on fût un jour de semaine dans un vieux costume qu'il mettait pour les enterrements. Ma mère Louise avait fait toilette aussi, et moi, tenant la lettre dans mes mains, vêtue de la vieille robe de Rosie, je semblais si jolie. Jamais de ma vie, je n'avais porté pareils atours !...

Le Maire escorté du sous fifre, de son épouse et de quelques notoriétés de la région s'avavançait dans la rue arborant l'air arrogant que lui permettait sa fonction. Avec ses baguettes, un tambour major en uniforme scandait chaque pas du cortège lui donnant un effet militaire.

Je me raidis : que signifiait cette mascarade ? Tant de personnalités pour la famille Cordin !... Ce défilé de notables !... Et le mutisme et la raideur de mes parents !...

Le maire me prit le rouleau des mains, rompit le cachet de cire qui s'effrita sur le sol en de minuscules larmes rouges, le déroula et ajustant un monocle sur le bout de son nez en se redressant du plus haut que pouvait lui permettre sa silhouette bedonnante (chez le Maire on ne devait pas diner de soupe claire), il se planta devant moi et se mit à lire :

« Afin de marquer son mariage en ce jour du 22 avril de l'an 1810 avec Marie Louise, Napoléon Empereur de notre beau pays, dans sa grande bienveillance et indulgence a pris un décret dans son Palais de Compiègne, de marier six mille de ses militaires en retraite ayant fait au moins une campagne, en ce jour même, avec des jeunes filles de leur commune. Il sera accordé aux demoiselles sus-désignées, jugées dignes de faire le bonheur des dits-hussards, une dote de six cents francs. »

Il arrêta son discours quelques instants et survola l'assemblée afin de mesurer l'effet de l'annonce puis s'avavançant plus avant vers ma modeste personne et d'un geste invitant l'assemblée à se rapprocher, il continua sur le même ton d'emphase :

« Manon Cordin, après en avoir délibéré avec le Juge de Paix, avec vos parents ici présents, nous représentants de notre Empereur qui en ce jour du 22 avril 1810 convole en justes noces avec Marie-

Louise de Beauharnais, avons l'honneur de vous signifier que vous avez été choisie, en toute partialité, pour épouser le Sieur Vachon, ancien hussard revenu en héros de la bataille de Wagram dans les plaines d'Autriche. Ainsi votre famille percevra une somme de six cents francs comme indiqué dans le décret ci-dessus-nommé »

Et le Maire termina son allocution par : Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! Vive tous les mariés qui vont s'unir aujourd'hui !

La somme annoncée par l'édile me donna le vertige, moi la jeune lavandière qui ne gagnait que quelques sous à trimer à longueur de temps.

Alors le maire se retourna vers le haut de la ruelle pavée d'où surgit comme par enchantement, la silhouette d'un militaire. Il avait fière allure dans son uniforme pourtant il boitait un peu. Il paraissait jeune et bien vêtu d'un dolman à brandebourgs et d'une culotte de capitaine. Je le reconnus de suite, l'enfant du pays que j'avais connu autrefois, le fils du forgeron.

Mon coeur cognait si fort dans ma jeune poitrine qu'il me semblait que les battements faisaient écho avec ceux du tambour. Désiré, le fils du forgeron était jadis un fort beau jeune homme, bien-sûr, aujourd'hui, il boitait mais ce n'était qu'à son honneur. Il avait combattu vaillamment pour la France, je m'en accommoderai.

Six cent francs, qui aurait pu dire que c'était possible de posséder une telle somme !...

Notre jeune couple pourra ouvrir une boutique, Désiré devait être un homme plein de ressources et adroit de ses mains.

Fini... les doigts gelés l'hiver,

Fini... de laver le linge sale des notables

Fini... le brouet et les vaches maigres

Fini... les haillons, Mademoiselle Rosie pourrait bien garder ses vieilles robes

Le militaire continuait à avancer, je reconnaissais sa chevelure blonde sous le bicorne, les boucles qui dépassaient du couvre-

chef voletaient au vent cependant ...

Cependant, au fur et à mesure que le boiteux se rapprochait, je me rendis compte que si Napoléon concédait une somme plus que rondelette à ces jeunes filles dans la misère, le geste n'était pour autant pas anodin car lorsque Désiré fut enfin arrivé devant le Maire et son épouse, devant ses parents qui baissaient le nez n'osant croiser le regard de leur fille blanche de stupeur, alors que le Tambour Major avait rangé ses baguettes, le silence qui s'en suivit, devenait si oppressant que l'épouse du maire faillit tourner de l'oeil. Son époux la secoua un peu pour qu'elle reprît ses esprits puis il s'avança vers les jeunes gens afin de poser aux futurs mariés les questions que tous les Maires de France et de Navarre posaient en ces circonstances.

Quand ce fut mon tour de répondre, (le marié avait dit oui) je tournai mes yeux pleins de larmes vers mes parents, me tordant désespérément les mains, implorant le soutien de ma mère mais celle-ci s'était recroquevillée sur elle-même, alors je levai mon visage vers Désiré qui semblait me supplier de l'accepter tel qu'il était avec le peu de faciès que lui avait laissé le boulet d'un obusier au fort calibre.

Je regardai autour de moi semblant chercher la réponse auprès des personnes présentes mais tous semblaient heureux de cette union, union qui sonnerait le glas de ma pauvreté mais moi, j'avais rêvé d'un prince charmant.

J'aurais pu être une jolie jeune femme si j'avais mangé à ma faim tous les jours. Je le constatais que j'étais jolie lorsque je me mirais dans l'eau claire du lavoir. Des yeux couleur noisette où brillaient quelques éclats d'or, de longues boucles blondes (je profitais d'être seule pour dénouer mon fichu), une peau veloutée, je n'avais que 17 ans mais je manquais de formes. Ma mère semblait si vieille tant elle était décharnée, pour rien au monde, je ne voulais être comme elle, je ne voulais pas me faner si vite.

Étais-je obligée d'unir mon destin à un tel monstre ?

Mon abnégation valait-elle six cents francs ?

Le Maire s'impatientait, son épouse me houspilla, mes parents avaient relevé la tête.

Alors que je m'apprêtais à relever mes jupons et à prendre mes jambes à mon cou, Désiré s'était agenouillé, avec peine bien évidemment, et m'avait pris les mains. Des mains chaudes, fortes, rassurantes enserraient mes poignets, des mains dans lesquelles mon destin était en train de se jouer, des mains qui effacèrent en quelques secondes la bouche atrophiée, qui en cet instant solennel me fit un serment :

« Manon, tu seras la plus heureuse des épouses !...

J'avais relâché mes jupons...

: - : - : - :

Depuis ce 22 avril 1810, les Mariés de Napoléon vivent tranquillement ni dans la misère ni dans l'opulence. Devant l'échoppe prospère de Désiré, deux jeunes enfants jouent avec des morceaux de cuir de toutes les couleurs. Une femme chantonne, c'est Manon... C'est moi !...

J'étends mon propre linge, mon ventre est arrondi alors que dans le pré voisin, des vaches paissent l'herbe grasse sans savoir que leur cuir finira à chausser les notables de la ville.

Mademoiselle Rosie sort de la boutique du célèbre bottier boiteux, une paire de bottines roses sur ses pieds menus, sa jolie robe virevolte autour de ses jambes mais Manon n'en a que faire. Elle est heureuse...

2 - AU PIED DE LA LETTRE

SYLVIE PANTALACCI

Je me réveille en sursaut et m'assois sur mon séant, paniquée. L'alarme n'a pas sonné. Ou bien je l'ai éteinte et je me suis rendormie. Je suis tellement épuisée. Manque de sommeil, travail stressant, transports compliqués, tout s'accumule.

Je navigue en mode automatique depuis pas mal de temps déjà. J'évite de penser, de réfléchir, j'ai mis mes émotions sous cadenas pour tenir le coup. En bref, je vis au jour le jour, en essayant de me convaincre que la notion de plaisir ne m'est pas destinée. Je ne me rends même plus compte que je suis harcelée au travail par une supérieure hiérarchique tyrannique. J'en arrive à trouver ça normal et bien sûr, plus je suis performante, plus elle en demande. Je présente le syndrome de la bonne élève et elle profite de la situation à outrance.

L'angoisse commence à me gagner. Comment vais-je expliquer mon retard ? Je décide de sauter les étapes. Une douche ? Ce soir. Le petit déjeuner ? Grignotage de fruits secs et d'un biscuit ou deux dans le bus, suivi d'un café au bureau. Le maquillage ? Oui, indispensable, mais version allégée express après un brossage de dents et un coup de peigne pour démêler sommairement mes cheveux. Un petit coup de déodorant et j'enfile ma tenue de la veille en changeant juste de sous-vêtements, personne ne me regardera de la journée de toute façon ou fera attention à moi. Je soupire, un peu honteuse. Parfois, je ne me reconnais plus. Je contrôle l'heure en attachant ma montre au poignée. C'est jouable, le bus est dans quelques minutes. Je dévale l'escalier, attrape mon sac et les dossiers qui m'ont tenue éveillée tard dans la nuit et claque la porte. En poussant la grille du petit jardin commun à tous les habitants de l'immeuble, je croise le facteur qui glisse une enveloppe dans ma boîte.

– B'jour, ma p'tite dam'. Attention au vol de courrier. Plusieurs boîtes ont été cassées et visitées hier dans le quartier, m'informe-t-il.

Je soupire, attrape le trousseau de clés au fond du sac en me demandant pourquoi il ne m'a pas remis la missive en main propre. Il me fait perdre de précieuses minutes. Dans la précipitation, j'ai du mal à ouvrir la petite maison en fonte qui me sert de boîte aux lettres. Je cale l'enveloppe au fond du sac à dos avec les clés, tout en piquant un sprint sous les yeux interloqués de mon brave facteur. Je tourne le coin de la rue comme une dératée, pour finalement voir le bus me passer sous le nez.

Et mince ! Le prochain ne se présentera pas avant trente minutes. Je peste intérieurement contre le quartier si mal desservi et commence une marche rapide pour ne pas perdre de temps, tout en saisissant mon téléphone. Comme toujours au moment d'appeler, une appréhension me saisit. La sonnerie retentit longuement. J'imagine la cheffe soupirer et maudire le dérangement. Enfin, elle décroche pour lancer un « oui ? » exaspéré. Je bafouille une vague explication, tentant vainement de me justifier. Le ton au bout du fil est encore plus cassant qu'habituellement, mon retard la fait rager. Elle le prend sûrement comme une atteinte à sa précieuse autorité. Elle laisse tomber un :

– Pas la peine de venir. Votre retard serait trop important. Autant rester chez vous. Je vous rappelle que votre période d'essai a été renouvelée et n'est pas terminée.

Sur ce sous-entendu plein de menace, elle raccroche sans me laisser le temps de répondre. Je décide de ne pas rappeler. Toute tentative d'éclaircissement de ma part ne ferait qu'empirer sa colère. Me voilà avec une journée buissonnière devant moi et cette perspective me laisse décontenancée. J'arriverai bien à l'avance demain pour adoucir son humeur mais j'appréhende ce qui m'attend. Vais-je me retrouver sans emploi et sans revenus pour payer mon loyer ? Je pense à mon petit studio aménagé. Trouver un logement dans mes moyens s'est avéré réellement difficile. Je ne me sens pas prête à renoncer à ce début de confort. J'ai peur que tous mes efforts se voient anéantis pour une seule erreur, ce premier retard. Mes épaules s'affaissent, je me sens impuissante et fragile dans un Paris printanier qui s'éveille. Je regarde autour de moi. Tout un tas de petits signaux commencent à percer ma morosité.

Un papillon s'est posé sur la selle d'un vélo accroché à un réverbère. Une glycine en fleurs embaume l'air depuis le jardin d'une maison de quartier. Montmartre et sa poésie m'émeuvent. Aucune envie de retourner me coucher malgré ma fatigue. Il fait beau et Paris s'étale à mes pieds dans une invite muette. Enfin, pas si muette que ça, le bruit des klaxons commence déjà à se faire entendre plus bas. Comme souvent, après un désagrément, mon cerveau envoie un signal : « Bip bip, besoin urgent de réconfort, croissants chauds demandés et attendus ». Au lieu de m'engouffrer dans la première boulangerie, je cherche une terrasse pour m'offrir un vrai petit déjeuner. Une fois n'est pas coutume. Après tout, cette journée de repos forcé, j'en ai vraiment besoin. Pourquoi ne pas en profiter pour jouer les touristes dans ce Paris que je ne connais que par le métro, boulot, dodo si récréé ? En fait aujourd'hui, c'est plutôt le bus raté, pas de boulot, peu de dodo. Je décide de regarder la ville avec des yeux neufs, comme si je la voyais pour la première fois. Demain, il fera jour et je ne sais pas de quoi ce demain sera fait, mais à chaque jour suffit sa peine. Sur ces bonnes pensées, je mords dans mon premier croissant à pleines dents, tout en penchant la tête au-dessus de ma main. Pas question d'en perdre une miette. Je sirote mon café en sortant la lettre de mon sac. Si je l'ouvre et que c'est une facture, je gâche ce bon moment. De bons moments, je n'en ai pas tant que ça, autant savourer celui-ci en faisant taire mes craintes, pour une fois. Je replie la lettre en deux sans l'ouvrir et la glisse dans la petite poche intérieure du sac, dont je tire la fermeture d'un coup sec. Tachons de l'oublier pour l'instant. Je me cale sur la chaise de bistrot, lève mon visage vers le soleil matinal et j'élabore mentalement le meilleur itinéraire pour flâner jusqu'à la Tour Eiffel. C'est en haut de l'élégante que j'ai reçu mon premier baiser et depuis je n'y suis plus retournée. Il est temps de pallier à ce manquement. Descendre jusqu'au Pont des Arts puis longer les quais aménagés de la rive gauche est le chemin qui me tente le plus. Il s'agit d'une bonne trotte mais j'ai la journée devant moi. Je règle mon addition et me mets en marche, arborant volontairement un air guilleret. « On va dire que je suis en vacances et que j'ai la chance de visiter la ville lumière, le rêve de tant de personnes dans le monde », je pense en forçant le trait.

Une fois sur le pont, je ralentis pour admirer le travail d'un peintre du dimanche qui réinterprète l'Institut de France sur une toile géante. Quel talent !

– Vous permettez que je prenne une photo ? Je demande en désignant mon téléphone.

Absorbé par son travail, il ne répond pas. Prenant son silence pour un oui, je recule de quelques pas pour l'inclure dans le cliché pittoresque.

Finalement, je fais un détour par le Trocadéro pour m'octroyer une pause. La marche est plus fatigante que je ne le pensais. Je n'ai plus trop l'habitude de me servir de mes jambes. Je suis habituellement assise toute la journée devant un ordinateur. En savourant mon thé à petites gorgées, confortablement installée dans un des fauteuils du café du musée de l'Art Moderne, je profite de l'ambiance. Le brouhaha fait de langues étrangères émanant de groupes de touristes toujours un peu perdus et craignant de n'avoir pas le temps de tout voir, me berce. La fenêtre offre un cadre parfait à la Tour Eiffel qui semble m'attendre.

– Vous y allez ? Questionne un père de famille avec un accent québécois fort sympathique, en la montrant du doigt pour la désigner.

J'acquiesce, qu'effectivement, je m'y rends bien.

– Vous voulez nous montrer le chemin le plus rapide pour y accéder ? propose-t-il en me tendant un billet. Les enfants sont fatigués, ajoute-t-il, en désignant le reste de la famille, apparemment monoparentale.

C'est plus que je ne gagne en une demi-journée de mon travail abrutissant. Tentée par l'aventure, je me dis que tout effort mérite récompense. Je referme alors ma main sur le billet et fais signe de me suivre à la petite tribu joyeuse qui trotte docilement à mon côté le long de tout le trajet. Ils ont l'air ravis d'être tombés sur moi et pour ma part, je commence à apprécier le fait d'avoir croisé leur route. Une fois au pied du monument géant, je désigne les escaliers, mais les voilà qui m'entraînent vers l'ascenseur privatif menant au restaurant Jules Verne. Ont-ils conscience du prix d'un

repas gastronomique ?

– Vous mangez avec nous ? J'aimerais être conseillé sur le choix des plats par une parisienne avertie, précise le bon père de famille qui ne semble pas effrayé par la carte.

Me sentant un peu coupable d'abuser de la situation, je ne commande qu'une salade. Je choisis un menu complet pour le père à l'accent si pittoresque et des plats plus légers, appropriés aux enfants. La vue panoramique est splendide. Je désigne du doigt en les nommant alternativement, le Sacré Coeur, l'Opéra Garnier, puis la Tour Montparnasse à l'opposé.

– Ma fille aimerait se promener sur les Champs-Élysées. Je me demandais si vous seriez partante pour l'accompagner dans les meilleures boutiques ? Questionne le père, tout en dégustant son dessert, une Pavlova aux fruits rouges bien alléchante.

Et donc, ils ont décidé que je faisais l'affaire et réquisitionnent mes services pour l'après-midi aussi. Monsieur sort un nouveau billet et me le plante dans la main d'un air affirmé et affable à la fois. Aucune possibilité de refuser. J'ai de toute façon vraiment envie de les escorter jusqu'à l'Arc de Triomphe, pour descendre les Champs-Élysées en leur compagnie. Ils s'émerveillent de tout et je redécouvre Paris à travers leurs yeux. J'essaie tant bien que mal de leur expliquer en chemin les faits historiques et les dates dont je me souviens. Les enfants ne tarissent pas de questions au sujet de la révolution française et je réponds avec force détails anecdotiques pour compenser mes lacunes. Je me promets de réviser mon histoire sérieusement.

Comme j'aime cette ville bohème lorsque je la traverse en touriste ! Je prends grand plaisir à faire les boutiques en compagnie de la jeune et agréable pré-adolescente qui dépense allègrement, alors que le père et son jeune fils nous attendent patiemment à la sortie de chaque boutique. Arrivés au bas des Champs-Élysées, tous les membres de la famille, fatigués, semblent ralentir le pas. Je les incite alors à s'engouffrer dans la station de métro Franklin Roosevelt, destination rue de Rivoli, pour l'heure du thé sous les arcades. Je suis invitée à les accompagner dans la pause gourman-

de et à choisir les pâtisseries pour tous. Une fois la dégustation terminée, je me dis qu'il va bientôt être temps pour moi de les quitter, ce qui m'attriste un peu.

– Il se fait tard et nous sommes bien fatigués, me fait savoir le père. J'avais prévu une visite du Louvre mais nous allons la reporter à demain. Les enfants seraient ravis si vous acceptiez de nous servir de guide à nouveau.

La remarque me fait retomber sur terre brutalement. Et oui, demain, retour dans mon quotidien terne, dans ma non-vie. Il insiste :

– Nous pourrions vous retrouver vers dix heures à l'entrée du musée ?

Ils me prennent pour une véritable guide. Sur le point d'opposer un refus à la proposition, je réfléchis et stoppe mon élan. Et pourquoi pas ?

J'ai sorti la lettre de mon sac, je l'ai ouverte, j'ai souri faiblement en constatant qu'il s'agissait d'une banale publicité ciblée. J'ai retourné le prospectus pour rédiger à la hâte sur le verso, sans réfléchir, la plus courte lettre de démission jamais écrite et je l'ai postée sans aucun regret.

Le lendemain matin, j'étais au rendez-vous pour rejoindre mes touristes pile à l'heure. Ils m'attendaient déjà pour une nouvelle journée pleine de découvertes, dans la plus belle ville du monde.

Cela fait cinq ans que je suis guide touristique et souvent je repense à cette lettre qui a changé ma vie en me faisant rater mon bus. A présent, ma boîte est pleine des courriers de tous les touristes que j'ai pu accompagner dans la découverte de Paris, des missives venant des quatre coins du monde.

3 - NPAI

MARTINE FERACHOU

Dos vouté, jambes flageolantes, visage fermé, je me tenais en cet instant face au vieux buffet de formica dans ma petite cuisine rustique et sombre. Debout devant le tiroir de gauche grandouvert, j'avais le sentiment de porter le poids du monde sur mes frêles épaules. Mon regard voyageait bien au-delà du paquet de lettres enrubanné que je serrais fermement entre mes deux mains comme si je craignais qu'une puissance maléfique me l'arrachât. Puis au bout de longues minutes d'une léthargie pesante dont je n'étais pourtant pas coutumière, je soupirai et vint me poser lourdement sur une des chaises jaunâtres qui encadraient la table à manger. J'y déposai le précieux tas et dénouai prestement le ruban de satin qui l'entourait. Relirai-je ce matin encore toutes les missives ? Hors de question ! Cet épisode n'avait que trop duré ! Il était grand temps de tourner cette page écrite à l'encre noire du chagrin. Je posai mon index droit sur l'enveloppe la plus haute de la pile et entrepris de refaire le tracé de chaque lettre, de chaque mot, réécrivant encore et encore le nom et l'adresse de la destinataire : Violette Poitevin, 6 Rue des Pensées, Flojac-sur-Vienne. Ce faisant, je me remémorai la première fois où j'avais découvert l'étrange courrier dans ma boîte aux lettres. J'avais alors longuement admiré l'écriture ample et élégante de l'expéditeur, convaincue au premier coup d'oeil qu'elle appartenait à un homme délicat et intelligent. Le verso de l'enveloppe avait confirmé mon intuition. Il indiquait toutes les coordonnées de l'expéditeur : Jean Déterville, chambre 19, hôpital mixte de Romorantin. De ces maigres informations, j'avais conclu qu'il s'agissait sûrement d'un soldat blessé de guerre qui, en ce milieu d'année 1918, correspondait tendrement avec sa belle. Puis, immanquablement, chaque semaine, et bien que Violette soit inconnue à l'adresse indiquée, était arrivée une enveloppe identique à la première. Je vivais seule au numéro 6 de la rue des Pensées. La masure coupait le mur du cimetière à peu près en son milieu et s'appuyait sur le pilier gauche du grand portail

d'entrée. Une plaque de fer avait été apposée au-dessus de la boîte aux lettres sur laquelle on pouvait lire « maison du gardien ». Mais le gardien comme tous les autres jeunes gens du village s'en était allé en guerre et j'avais été priée de le remplacer. Depuis, je m'acquittais très consciencieusement de la tâche assignée et c'est avec cette application que je mettais en toutes choses que j'avais apposé sur la première enveloppe la mention « N'habite pas à l'adresse indiquée. Retour à l'expéditeur. » Puis je l'avais remise au facteur. Mais le soldat avait persisté. Inlassablement ! Expédiant avec une régularité parfaite une lettre par semaine. Devant une telle obstination, je m'étais agacée ! J'avais alors entrepris de barrer rageusement l'adresse et de griffonner à la hâte sur le fin papier les initiales NPAI. Peut-être le benêt comprendrait-il enfin que Violette n'habitait point ce lieu ? Mais à la cinquième semaine, le facteur avait hoché gravement la tête en me prenant des mains une nouvelle enveloppe.

- NPAI, avait-il murmuré, en es-tu bien certaine au moins ?

Il avait désigné du menton les nombreuses tombes du cimetière. J'en étais restée bouche bée. J'étais passée totalement à côté de cette évidence qui aurait dû me sauter aux yeux. Honteuse, mortifiée, je m'étais précipitée dans les allées étroites examinant chaque tombe, chaque patronyme, chaque épitaphe... Puis un carré de terre entouré de quatre planches m'était apparu et m'avait attirée comme un aimant. Quelques coquelicots et autant de bleuets y avaient pris leurs aises et éclairaient de leurs couleurs une simple croix de bois qui indiquait :

Violette Poitevin, 1893-1918. Mon coeur avait cogné fort dans ma poitrine et des larmes avaient coulé abondantes et tièdes sur mes joues. Combien de fois par jour étais-je passée à côté de cette tombe sans m'en préoccuper ? Et depuis combien de mois ? Le constat de mon propre manquement s'était révélé terrifiant et dévastateur ! Je m'étais sentie déshonorée ! On m'avait confié l'entretien du cimetière et le repos de ses occupants. Or je ne connaissais rien d'eux ! Je ne connaissais pas Violette ! Dès lors, j'avais travaillé d'arrache-pied, nettoyant les céramiques, éradiquant les mauvaises herbes, lustrant les plaques, apprenant les

noms de famille et les emplacements des caveaux... Mais surtout, j'avais cessé de rendre au service des Postes les courriers envoyés par Jean. Un rituel hebdomadaire ponctuait désormais ma vie. Une lettre arrivait de Romorantin. Je la déposais aussitôt sur la tombe de Violette au milieu des fleurs que j'avais plantées et qui faisaient équipe dorénavant avec les fleurs des champs. Puis à la fin de la journée, je « descendais » avec mon trépied de bois et m'installais devant le carré de terre. Je prenais l'enveloppe de Jean, m'asseyais sur le modeste tabouret, décachetais la missive avec précaution et faisais à Violette une lecture émouvante et soignée. C'est ainsi que j'appris tout. De leur amour. De leur guerre. De leur souffrance. Si l'écriture de Jean était belle par sa forme, elle s'avérait somptueuse par son style. Elle mettait en scène avec force le quotidien des tranchées ou de l'hôpital. Elle faisait puissamment ressentir la douleur des corps et des âmes. Elle décrivait avec nostalgie les bonheurs partagés du temps d'avant. Mais surtout, avec une immense tristesse, elle assignait Violette à sa résidence mortuaire. Jean savait ! Jean écrivait en connaissance de cause à son amour défunt, emporté par la tuberculose ! Je « remontais » brisée de ces séances de lecture. Cette tragédie n'était pas mienne ! Ces confidences ne m'appartenaient pas ! Ces courriers que je choyais, que j'interprétais devant une tombe, que je rangeais précautionneusement dans le tiroir de gauche de mon buffet en formica, ces courriers ne m'étaient pas destinés ! Je n'étais que le témoin involontaire et impuissant d'un deuil qui ne pouvait se faire. Alors ce matin-là, je décidai que c'en était assez ! L'épisode n'avait que trop duré ! Cette correspondance à sens unique gangrénait ma propre vie ! Je comptais les jours entre deux missives. Je guettais le facteur. Je rongerais mes ongles dans l'attente de la lecture à venir. Je parlais à voix haute à Violette ou à Jean ! Je me devais de mettre un point final à cet envahissement épistolaire. Je repoussai donc loin de moi le tas de lettres et le ruban. Loin. A l'autre bout de la table. J'allai quérir dans la chambre mon nécessaire à écriture. Je revins m'asseoir sur la chaise jaunâtre. Ma main tremblait tellement que j'eus grand-peine à tremper le porte-plume dans l'encrier. Mon coeur battait à tout rompre. Mes tempes cognaient. A plusieurs reprises, je prononçai à voix haute les phrases qui devaient être

posées clairement et simplement sur le papier. « Monsieur Déterville, je vous prie de cesser d'écrire à Violette Cordeau, qui, comme vous le savez, est décédée depuis plusieurs mois. Si vous persistez dans ce projet déraisonnable je serai contrainte de détruire vos lettres sans les ouvrir. » Mais à cet instant une idée folle s'infiltra dans mon esprit. Une idée insensée mais porteuse de tant d'espoir ! Les mots qui me vinrent et que je couchai d'un seul jet sur la feuille blanche risquaient bien de bouleverser à tout jamais ma petite vie.

« Jean, très cher Jean, mon amour,

Tu ne dois plus m'écrire. Je ne suis plus de ce monde. Tu dois soigner tes blessures du corps et de l'âme et guérir au plus vite. Tu dois réinventer ta vie. La jeune gardienne du cimetière dans lequel je repose peut t'y aider. Désormais, et pour l'amour de moi, c'est à elle que tu dois écrire. Elle se prénomme Camille.

Ta Violette pour l'éternité. »

4 - PROMESSE

PATRICK UGUEN

Je suis assis près de lui. Le cimetière est à flan de falaise. À l'horizon, un terrible ciel bleu se perd dans l'océan. Les goélands jouent avec les ascenseurs du vent. Les coquelicots et les bleuets alentours dodinent doucement. J'ouvre l'enveloppe et lis pour la deuxième fois sa lettre sans savoir que je ne la lirais jamais plus tant je la saurais par cœur. J'ai les vingt ans maintenant qu'il n'a jamais atteint. Le vent par rafale replie la feuille que mes doigts redressent et je murmure :

« Mon ami,

Ne me rejoins pas. Ici les hommes ont inventé l'Enfer. Lors des bombardements, la terre et les soldats tremblent ensemble. Le fracas des obus est si assourdissant que nous n'entendons même plus les cris des éventrés qui tombent à nos côtés. Ne t'engage pas. Je te délie de ta promesse. Je sais qu'on s'était jurés de partir ensemble et d'aller au front dès nos dix-huit ans. Je les ai eus trois mois avant toi. Tu les auras bientôt. J'espère que cette lettre te parviendra avant que tu ne signes et te convaincre. Ne me rejoins pas. Si tu veux combattre la guerre, ne la fais pas. Il y a d'autres moyens. Ne commets pas mon erreur : la der des ders n'existe pas. Ici nous sommes nombreux à ne plus y croire. Nous tuons par réflexe, nous nous battons non plus pour un idéal mais pour les copains pour ne pas se sentir responsables de leurs morts parce qu'on aurait refusé de partir à l'assaut. Je sais que c'est pareil pour ceux d'en face.

Aussi, si tu veux, comme on se l'était juré, te battre pour la paix, lève une armée désarmée de braves par-delà les deux camps, en renversant l'ignorance et la haine, dont l'audace aura pour nom fraternité et dont le courage sera, au milieu des foules hostiles et patriotardes, sous les huées et les crachats, d'unir les hommes sans rien abandonner de cet idéal.

J'ai vu tant d'amis mourir, j'ai vu tant d'horreur...

Un matin d'affrontement, les soldats des deux camps étaient si entremêlés, la fumée du combat était si dense, la sueur brouillait tant notre vue, qu'on ne savait même plus sur qui on tirait. J'ai peut-être, sûrement, ce matin-là, tiré sur l'un des nôtres ! Te rends-tu compte ? Combien d'entre nous sont morts sous nos propres balles ? Où trouver une raison à cette folie ? Quel idéal peut survivre à tant d'absurdité ?

Ne crois pas aux fables qu'on raconte sur la beauté des batailles et le compagnonnage entre soldats : cet indéfectible esprit de corps acquis dans le sacrifice. C'est un mensonge qu'on invente pour magnifier la guerre. Il y a autant de voleurs, de cyniques, d'égoïstes, de lâches au front qu'à l'arrière. L'âpreté des jours, la peur exacerbent les hideurs humaines. On vole le pain des autres, son argent. Les gradés chargent ceux qu'ils détestent de missions périlleuses. On règle ses rancunes pendant les combats. On y dissimule ses crimes et ses vengeances. Tant mieux si c'est le voisin qui meurt – on peut être triste mais on est surtout content de ne pas être à sa place. On prie pour ne pas être en première ligne : n'importe qui mais pas moi. On est soulagé quand c'est le copain qui est désigné.

Il y a tant d'hommes dans cette guerre et si peu de héros ! Pourquoi avons-nous cru qu'elle pouvait être juste et belle ?

La peur nous métamorphose en animaux égoïstes et sauvages. Nous sommes devenus des serpents, nous rampons et tuons par derrière, des chiens, nous mordons avant que de savoir. C'est contre la mort que nous luttons et c'est la mort que nous tuons, non des hommes. Nous l'esquivons en transperçant l'ennemi, parfois nous la vainquons en le sauvant.

Et c'est alors qu'apparaît la profonde, désespérante et terrible absurdité de la guerre. Car, en de rares moments, nous redevenons solidaires et cette solidarité n'a pas de drapeau. Nous aidons d'autres soldats par-delà la barrière des bannières parce que, dans l'horreur, nous redevenons des frères.

Un jour, au fond d'un trou d'obus, égaré dans les fureurs du combat, j'étais blessé à l'épaule. Le sang dégoulinait, imbibait le drap

de ma veste sans que je pusse rien faire, incapable d'atteindre ma blessure. Un homme a dégringolé, sonné par le souffle d'une explosion. De mon bras valide, j'ai sorti mon pistolet, l'ai pointé vers l'autre. Ma main tremblait, vacillait devant mes yeux troublés. Il a, lui aussi, pointé son fusil sur moi, sa baïonnette brillait au-dessus de mon ventre. J'étais mort. Ce face à face a duré d'interminables secondes. Aucun de nous deux ne parvenait à tirer. C'est lui qui a baissé son arme le premier. Il a demandé si j'étais blessé dans un mauvais français. J'ai dit : « oui ». Je lui ai montré mon épaule. Il a sorti de sa sacoche ce qu'il a trouvé de pansements et s'est approché en prononçant des paroles incompréhensibles mais qui se voulaient rassurantes. Je le maintenais toujours en joue lorsqu'il s'est agenouillé pour panser ma blessure. J'ai lâché mon arme ; il m'a soigné. Nous avons passé la nuit-là, côte à côte, en partageant nos vivres et notre eau. Puis à l'aurore, profitant d'une pause dans les combats, nous avons rejoint chacun notre camp. Ma blessure était superficielle et a vite guéri. Deux mois plus tard, lors d'un assaut, un groupe ennemi a transpercé nos lignes. Un allemand s'est jeté dans la tranchée. C'était lui. Je lui ai tiré dessus à bout portant. Mon coup lui a arraché la poitrine.

Comment vivre après ça ? comment dormir sans s'abrutir avant ? Comprends-tu ? Si nous rentrons victorieux, comment sourire aux vivats de la foule ? Comment reprendre une vie normale ? Moi, héros de guerre parce que j'ai senti sur mes mains les entrailles et le sang tièdes d'un semblable que je viens d'abattre ?! Moi médaillé ?! Cet honneur serait ma flétrissure.

Je ne veux pas que tu connaisses ça. Ne viens pas, mon ami, ne t'engage pas. Choisis une autre manière, il doit forcément en exister une. L'humanité met tant de science et d'obstination à perfectionner ses armes et ses moyens de destruction et si peu à comprendre l'autre ? Imagine si tout cet argent, tout ce temps étaient dédiés à la fraternité !

Si je meurs demain, ne me venge pas. Je mourrai sans haine pour celui qui me tuera. Pardonne-lui aussi. Si tu veux honorer ma mémoire, combats la guerre, bats-toi pour que personne plus jamais ne vive ce que j'ai vécu.

Adieu, mon ami. »

Je n'y suis pas allé. Il m'a sauvé la vie et je n'étais pas là. J'aurais tant voulu que ce soit moi qui lui écrive cette lettre. Je me lève, effleure le marbre de la main et promets : j'honorerai ta mémoire.

5 - TON AVA QUI T'AIMERA À JAMAIS

FLORENCE AUBERGIER

De : ava.g@gmail.com

A : k.moradi@gmail.com

Objet : Ton Ava à qui tu manques tant

Mon amour,

Mon coeur saigne depuis ton départ de Téhéran. Ton dernier séjour a été si court, après ces longs mois d'absence à cause de la COVID. Et voilà qu'avec l'arrivée de l'hiver, les contaminations repartent à la hausse, et les restrictions aussi. Allons-nous être de nouveau séparés pendant si longtemps ?

Attendre encore de si longs mois avant notre mariage l'été prochain, puis te rejoindre à Londres seulement à la rentrée scolaire prochaine, est au dessus de mes forces. Mes parents ne veulent rien entendre. Je devrais m'estimer heureuse d'avoir pu me fiancer pendant ton séjour ici. Heureusement que tu as trouvé ce travail de chef de projet à Londres, sinon il nous faudrait patienter encore plus longtemps.

Leurs conditions sont non négociables : d'abord finir ma scolarité secondaire supérieure, puis me marier lorsque tu reviendras l'été prochain et te rejoindre ensuite, seulement si je suis acceptée dans une université à Londres. Ghazaleh, ma voisine, qui est dans la même classe que moi, va se marier au mois de mai prochain, avant même d'aller à l'université. Ma cousine Farah a eu le droit de se marier à seize ans pour rejoindre son fiancé en Italie.

Et moi, je dois patienter car « un avenir brillant m'attend. Les études avant l'amour : voici ce que ma mère me répète en boucle. Ne fais pas comme moi, ne néglige pas ta vie professionnelle. Assure ton avenir par toi-même, ma fille ! »

J'étouffe ! Je ne peux plus attendre. Aide-moi à te rejoindre !
Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Mon amour,

L'hiver se termine enfin. Les préparatifs du mariage avancent bien. Ma mère y consacre tout son temps libre. Elle prend toutes les décisions et me demande ensuite si je suis d'accord. J'accepte tout, ou presque. Je suis très impatiente d'y être, mais surtout que ce soit passé. Tu verras, ce sera une grande et belle fête. Mais, ce qui me tarde le plus, c'est de te retrouver à Londres à la rentrée prochaine.

PS : J'ai choisi ma robe de mariée hier. Elle est magnifique. Elle met vraiment en valeur ma taille fine que tu aimes tant prendre entre tes mains larges et puissantes pour me soulever vers tes lèvres ! Ma mère la trouvait trop près du corps mais tes soeurs m'ont soutenue dans mon combat. Car ça a été une lutte acharnée pour obtenir celle qui me plaisait vraiment ! Stop, je m'arrête là, je n'ai pas le droit de t'en dire plus ...

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Mon amour,

Plusieurs de mes e-mails son restés sans réponse. Les as-tu reçus ? Y a-t-il des problèmes avec Google ? Je vais demander à ta soeur de te contacter de ma part. Ne pas avoir de tes nouvelles m'est insupportable.

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

De : ava-g@iran-mail.ir

A : k.moradi@bbc-mail.com

Objet : Nouvelle adresse mail

Mon amour,

Ta soeur m'a bien transmis ta nouvelle adresse mail. Ici Google est désormais interdit. Mais, ce n'est pas cela qui m'empêchera de com-

munique avec toi. Si seulement, je pouvais te rejoindre plus tôt, ce serait tellement plus simple.

Encore quelques mois de patience, voilà ce que tout le monde me dit. Mais ils ne peuvent pas me comprendre.

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Mon amour,

La London Business School a refusé ma candidature. Je suis désespérée. C'était mon premier choix. Et aussi, celui de mes parents. Tous mes projets s'effondrent. Je perds espoir. D'accord, je dois encore attendre les réponses des autres universités. J'ai tellement peur de n'être acceptée dans aucune formation. Mes parents m'ont obligée à m'inscrire à l'université de Téhéran. « Il est hors de question que j'arrête ma scolarité pour te rejoindre », selon eux.

Qu'allons-nous faire ?

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Mon amour,

Grande nouvelle !

Je viens de convaincre mes parents de me laisser partir en Italie pour rendre visite à ma cousine Farah, dès le début des vacances scolaires d'été. Ce sera mon cadeau de fin de scolarité et leur façon de m'encourager à attendre encore quelques mois avant que nous puissions nous marier et que je ne te rejoigne à Londres. Je crois qu'ils ont accepté car ils sont sûrs que je ne serai admise dans aucune université à Londres, et que je resterai donc à Téhéran. Moi, j'ai confiance. J'attends encore deux réponses. Mais, j'ai insisté si fort pour partir en vacances en Europe qu'ils ont fini par craquer.

Mon vol est prévu le mardi 17 mai, jour de la fête d'Omar Khayyam,

un signe pour moi qui aime tant ses poèmes. J'ai obtenu un visa Schengen pour trente jours. Malheureusement, il n'est pas valable pour la Grande Bretagne. Maudit Brexit !

Je suis censée rester à Rome chez ma cousine Farah mais j'ai l'intention d'aller passer quelques jours avec elle à Paris.

Est-ce que tu pourras m'y rejoindre ? Je te tiendrai au courant. Mais, surtout n'en parle à personne. Si mes parents l'apprenaient, ils m'empêcheraient de partir.

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Mon amour,

Je viens d'arriver à Rome. La vie est merveilleuse ici. Farah et son mari sont très occupés par leur travail. Ils partent tôt et rentrent tard. J'en profite pour découvrir la ville, seule. Le sentiment de liberté que je ressens me donne un avant goût de ma vie future avec toi, à Londres. Cet après-midi, je suis allée à la Villa Médicis. C'est une résidence pour artistes qui appartient à la France. Je me suis promenée dans les jardins fleuris où de nombreuses statues sont exposées. Ça m'a rappelé le parc Mellat où nous sommes allés avec tes frères et soeurs lors de ton dernier séjour à Téhéran.

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Mon amour,

Farah a réussi à obtenir quelques jours de congés pour m'accompagner à Paris. Mes parents ne sont pas au courant mais son mari est d'accord pour nous laisser partir toutes les deux. Nous avons réservé une chambre d'hôtel dans le Marais, près de la place des Vosges. C'est tellement romantique.

Pourras-tu nous rejoindre pour le week-end ? Je suis si impatiente de te revoir.

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Mon amour,

Plus que quelques heures d'attente avant ton arrivée à Paris. Je serai à la gare du Nord à 11h23.

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Mon amour,

Ces deux jours étaient les plus beaux de ma vie. Merci d'être venu à Paris. Je sens encore le goût de tes lèvres sur les miennes, cette caresse délicate qui me fait frémir, rien qu'en y repensant. Te laisser retourner à Londres sans moi est un déchirement insupportable. Je pleure sans arrêt malgré la joie intense qui inonde mon corps d'une volupté que je ne m'imaginai pas.

Heureusement que Farah est là pour me soutenir. Elle m'encourage à tenir jusqu'au mariage. Après, tout sera plus simple, même si je n'ai pas encore de place dans une université anglaise.

Pourtant, je me sens capable de tout pour te rejoindre au plus vite.

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Mon amour,

Farah a tout deviné. Elle a compris ce que nous avons fait pendant qu'elle nous a laissés seuls samedi après-midi. Je te promets, je ne lui ai rien dit. Elle menace de tout raconter à mes parents. Je suis désespérée. Pardonne-moi.

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Mon amour,

Ma décision est prise. Je ne vais pas retourner à Rome avec Farah, ni à Téhéran. Demain, elle reprendra l'avion seule. Je ferai semblant de partir avec elle mais, au dernier moment, à l'aéroport, je m'enfuirai. Elle ne pourra pas me retenir car son mari l'attend. Elle doit reprendre le travail aussi. Et, elle ne voudra pas être complice de ma fuite.

J'ai tout planifié. J'ai trouvé un petit hôtel à côté de celui où nous logeons. Je pourrai y rester quelques jours avec l'argent que tu m'as laissé.

Ne t'inquiète pas pour moi. Je te rejoindrai très bientôt.

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Mon amour,

J'ai bien reçu l'argent que je t'avais demandé. Tout se passe très bien pour moi.

Tiens-moi au courant quand tu auras trouvé quelqu'un pour m'emmener à Londres. J'ai tellement hâte d'être auprès de toi.

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Mon amour,

Mes parents sont au courant que je ne suis pas retournée à Rome. Farah leur a tout raconté. Ils me harcèlent de messages pour que je rentre immédiatement à Téhéran. Ils m'ont même acheté un nouveau billet d'avion, direct de Paris, pour un départ dans trois jours. Je n'ai répondu à aucun de leurs messages.

Est-ce qu'ils t'ont contacté aussi ?

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Mon amour,

Mon visa Schengen a expiré. Je n'ose plus sortir de ma chambre d'hôtel de peur de me faire contrôler par la police. J'ai fait des réserves de gâteaux secs et de fruits. Je passe mes journées devant la télé. La nuit, j'ai de plus en plus de mal à trouver le sommeil. Le moindre bruit me fait sursauter. Le gardien de l'hôtel est monté dans ma chambre car il se demandait si j'étais toujours là.

Où en es-tu de tes démarches pour me faire venir à Londres ?

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Mon amour,

Je te remercie tellement de t'occuper de mon voyage pour te rejoindre. J'attends tous les détails pour retrouver ce passeur à Calais. J'espère qu'il n'y aura pas de contrôle dans le train. Mon départ de Paris est prévu demain après-midi.

J'ai si peur. Et, en même temps, je suis tellement excitée de te rejoindre. J'ai enfin l'impression de vivre ma vie, celle dont je rêve depuis des années. A très bientôt

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Mon amour,

Sois-en sûr, je n'ai aucun regret. Je sais ce que j'abandonne mais aussi ce que je vais trouver en te rejoignant. Dès que nous serons réunis à Londres, nous pourrons vivre la vie dont nous rêvons. Enfin être ensemble, sans le poids de la famille, comme je le souhaite, et toi aussi. Mes parents me pardonneront sûrement plus tard. Il leur faudra du temps mais je saurai être patiente.

Prie pour moi pendant la traversée.

Ton Ava qui t'aime plus fort que tout

Plage de Calais, le 2 juillet 2022

Mon amour,

Si tu lis cette lettre, c'est que ma traversée de la Manche s'est mal terminée.

J'ai tout fait pour te rejoindre et pour débiter cette nouvelle vie dont nous rêvions tous les deux.

Je te demande pardon d'avoir échoué. Ce n'est pas ta faute. Surtout, ne te sens pas coupable. Je savais parfaitement que c'était un acte désespéré mais il n'y avait pas de retour possible pour moi en Iran.

Pardon de te donner à lire cette lettre aujourd'hui.

Pardon pour le chagrin que je t'impose.

Pardon d'avoir été aussi impatiente.

Pardon de t'avoir entraîné dans cette situation.

Pardon pour les conséquences de ma décision de fuir.

Pardon pour les reproches, et peut-être même les menaces que tu vas subir de la part de ma famille, et de la tienne aussi.

Pardon pour l'enfant que nous n'aurons jamais.

Ne t'inquiète pas pour mes parents. Même s'ils souffrent, ils seront soulagés de ma disparition.

Ils n'auraient pas pu accepter que leur fille unique adorée s'enfuie sans leur accord, sans être mariée. Finalement, ma fin tragique, c'est ce qui peut leur arriver de mieux.

Bien sûr, ils vont t'accuser d'être responsable. Rappelle-leur combien mon amour était obstiné.

J'étais prête à tout par amour pour toi. Je l'ai prouvé, au péril de ma propre vie.

Sois fort, en souvenir de notre amour indestructible ! Ne m'oublie pas, mais sois quand même heureux ! Trouve-toi une jeune femme

qui t'accompagnera sur un nouveau chemin, différent de celui que nous avons imaginé ! Aime-la, même si elle ne pourra jamais t'aimer autant que moi !

Ton Ava qui t'aimera à jamais

— Monsieur Moradi, maintenant que vous avez identifié le corps de Mlle Ava Gharani, je dois vous dire plusieurs choses. C'est grâce à la lettre que vous venez de lire que nous vous avons pu vous contacter. Elle se trouvait dans un sac étanche que Mlle Gharani avait attaché autour de son ventre.

— Monsieur Moradi, nous avons aussi découvert vos échanges de mails et de SMS sur son téléphone. Celui-ci a été transmis à la police judiciaire dans le cadre de l'enquête sur le naufrage où elle a péri, tout comme onze autres personnes. Vous serez convoqué pour témoigner et devez rester à la disposition de la justice française dans les prochains jours.

— Monsieur Moradi, il faut aussi que vous sachiez que nous avons dû procéder à une autopsie pour confirmer les causes du décès. Nous avons découvert que Melle Gharani était enceinte d'environ quatre semaines. Sachez que cette information sera rendue publique lors de la conférence de presse qui sera organisée par le Ministère de l'Intérieur dès demain matin. Ses parents ont également été informés.

6 - LA LETTRE DE CLARA

BERNARD DELMOTTE

Crine avait hérité du fauteuil de grand mère. Un profond fauteuil dont l'armature de bois était recouverte sur les bras, le siège et le dossier d'un velours épais dont les reflets rouges s'étaient estompés avec l'usure du temps. Crine l'avait installé près du bureau de sa chambre en souvenir de la très vieille dame depuis peu disparue. Elle l'avait tant aimée, cette superbe grand mère qu'elle retrouvait chaque samedi, pelotonnée près du feu à charbon de la vieille maison flamande, assise dans ce large fauteuil au tissu doux et chaleureux au fond duquel elle semblait perdue, sa petite tête toute ridée, souriante, dodelinant sur ses épaules étroites à la vue de sa petite fille. Crine injectait de la vie dans cet univers figé entre la mémoire et l'odeur d'encaustique. Les souvenirs étaient là, immobiles, répartis sur chaque meuble dans des cadres à la dorure usée. Les paysages des photographies semblaient flous pourtant on y reconnaissait aisément ici la plage d'Ostende, là le port de Rotterdam, là encore les premiers contreforts des Ardennes et les belles endimanchées sur le front de mer de Knokke. Mais toute cette beauté était masquée par le couple toujours tendrement enlacés du premier plan, elle petite, mince, le visage allongé, aux traits d'une finesse remarquable à peine soulignés d'un soupçon de maquillage, les cheveux longs et blonds suspendus pour l'éternité par une saute de vent au moment du dé clic. Lui, beaucoup plus grand, très maigre, très brun, pourvu d'une fine moustache qui rehaussait encore un peu plus l'épaisseur gourmande de ses lèvres qui s'harmonisait parfaitement avec l'éclat curieux de ses grands yeux noirs posés amoureusement sur le profil de la jeune femme à ses côtés.

« Grand-père était très séduisant » soulignait souvent Crine, admirative devant le bel homme. Grand-mère, à chaque fois, soupirait d'aise aux paroles de sa petite fille, heureuse que le seul amour de sa vie pût encore, après toutes ces années, distiller son charme dévastateur auprès des jeunes filles de cette époque devenue si folle. Il n'existait pas de photographie de grand-père plus vieux.

Le temps s'était arrêté pour lui en décembre 1941 sur une route, entre Ypres et Bruges, fauché par une balle dont personne n'était vraiment certain qu'elle fût tout à fait allemande.

Ce soir là , la jeune fille s'était mise à travailler à contrecœur, planchant sur un problème mathématique qu'elle ne parvenait pas à résoudre. Balancée entre énervement et découragement, elle se tortillait avec de plus en plus de violence et faisait subir au vieux fauteuil des assauts qu'il n'avait peut être jamais connus. Et ce fut lors d'une de ces douloureuses crispations que l'adolescente sentit sous ses fesses un crissement étrange, comme celui d'un vieux papier qu'on froisse. Elle se leva et détailla du bout des doigts le siège jusqu'à découvrir qu'une cache avait été aménagée dans le rembourrage de l'assise. Délicatement, à l'aide d'une lame fine elle parvint à inciser le tissu et à en extraire une lettre qui ne portait aucun timbre. Crine tourna l'enveloppe entre ses doigts. Elle reconnut sans mal l'écriture enfantine de sa grand mère qui avait tracé cette adresse :

V... Ugo

Rijselstraat , M...M..., Belgique

A l'intérieur se trouvait une feuille jaunie que la jeune fille dépliée délicatement. La lettre commençait ainsi :

W..., Le 19 décembre 1941

Ugo,

Nous ne pouvons, nous ne devons plus nous revoir et je pleure en t'écrivant ces mots!

On vient de m'apporter le corps tout froid, tout blanc de Roger et, tandis que je trace ces quelques phrases, ses yeux fermés fixent l'éternité du fond de son cercueil. Pourtant, malgré la mort qui fait grand bruit dans toute la maison, je sens qu'on me regarde silencieusement, qu'on m'épie, qu'on espionne le moindre de mes mouvements, qu'on scrute et dissèque ma plus intime pensée, qu'on me juge déjà, qu'on me condamne !

.....

Je reprends le crayon pour te dire que je viens de me lever et suis allée près du cercueil. J'ai pris la main de Roger, l'ai levée puis l'ai laissée retomber. Elle a fait « flap » sur son ventre creux, mais un « flap » terne, sourd, presque amusant d'entendre le bruit que peut faire encore un corps sans vie. Roger est bien mort mais je continue à croire qu'il me regarde! Comme il me regardait avant, soupçonneux, attentivement méfiant, jalousement intrigué par mes gestes, mes attitudes, mes paroles, mes regards, même lorsqu'il me faisait l'amour, guettant dans mes grimaces et mes râles l'échappée de mon imagination vers d'autres, vers toi dont il soupçonnait l'existence.

Ah, Ugo, combien de fois t'ai-je aimé dans les bras de Roger !

Mais tout cela est terminé, tu dois le comprendre. J'ai pu tromper Roger vivant mais je ne peux le trahir mort. La mort est si lourde, si totale que déjà elle commence à remplir toute la maison et à tout faire peser autour de moi comme... t'en souviens-tu ? Comme cet après-midi d'été qu'étouffait une moite chaleur épaisse. Roger était à Anvers. Tu m'as surpris alors que j'étais assise à lire dans ce fauteuil dans lequel je t'écris aujourd'hui. Tu as mis tes mains sur mes yeux et j'en ai reconnu aussitôt la bonne et douce odeur. Délicatement, sans qu'un seul mot ne soit échangé entre nous, j'ai embrassé tes superbes mains.

Assise dans ce même fauteuil, Crine sentait un petit bonheur à la raison inconnue devenir un délicieux fourmillement qui irisait sa poitrine adolescente tandis qu'elle reprenait sa lecture.

Le ciel était bas par la fenêtre, si bas, comme pressé contre la terre par un orage silencieux et mes yeux mi-clos plongeaient dans ce ciel tandis que ta bouche se régalaient de tout mon être

Ugo, quel plaisir j'ai vécu ce jour là

J'en ressens toujours , à cette heure, devant cette lettre, le merveilleux souvenir de ce moment.

Et je rêve encore de tes yeux fixés dans les miens tandis qu'en moi, au plus profond, là où il n'existe plus ni fierté, ni pudeur, nous nous perdions tout deux...

...

Il m'a fallu cesser d'écrire. Une honte soudaine m'a étreinte, si violente que j'en tremble encore.

...

La mort, désormais, est là, bien présente, à mes pieds, dormante et tutélaire. Je ne puis plus te revoir et ne vivrai désormais que du passé.

Je garderai de toi cet enfant qui est en moi depuis quelques semaines.

Je t'en prie, surtout, jamais ne cherche à me revoir. Ta présence serait plus terrible encore que ton absence!

Adieu Amour et, pour une dernière fois, laisse moi écrire ton prénom « Ugo »...

Ton aimée pour toujours, Clara...

La lettre se terminait ainsi, sans autre mot, sans autre signe que quelques auréoles de larmes salées. Crine remit de l'ordre dans son esprit et son coeur. La tristesse de cet ancien amour brisé et sa force pleine et tenace mélangeaient chez la jeune fille une douleur éperdue et une joie incommensurable. Délicatement elle replia la vieille lettre et la glissa, fébrile, dans l'une de ses poches. Elle était encore toute abasourdie par cette incroyable découverte. Toutes les photographies qui ornaient les pièces de la maison de grand mère représentaient donc son amant et non son mari ! Et personne, jusqu'à ce jour, n'avait percé ce secret ! Crine ne comprenait pas pourquoi son aïeule n'avait pas plus désiré revoir Ugo après la mort de son époux. Cette fidélité d'outre-mort, d'un autre âge, était surprenante, voire tragique et ce renoncement au bonheur devenu soudain possible rendait la jeune fille malheureuse comme si elle-même avait dû se couvrir à jamais du voile de la chasteté. Avec douleur Crine imaginait le corps vieillissant de sa grand-mère vibrer pourtant dans ses secrets d'un désir charnel sans espoir, sa peau, ridée et sèche, pourtant tendue dans ses profondeurs vers un plaisir inaccessible, volontairement muré

dans une continence trop pénible à supporter pour ne pas être volontaire. Et ce pauvre Ugo, amant soudain éconduit alors que le chemin du bonheur s'offrait à lui, avait dû vivre un malheur insupportable, déchiré par cet amour devenu sans espoir, marqué à vie par le refus qui lui fut imposé. Sans nul doute respecta-t-il le voeu de sa maîtresse. Mieux encore, Crine était persuadée que cet homme avait dû partager avec sa grand-mère le fardeau de la chasteté et, si la vieille femme garda toute son existence fidélité à son mari mort, l'amant accorda le même attachement à cette femme qui avait été sienne et qui s'était nourrie du seul souvenir de ses caresses.

Soudain, la jeune fille ressentit angoisse d'un poids immense sur sa poitrine. Ce secret était-il destiné à ne jamais être découvert où la lettre avait-elle été placée là pour que la petite fille, devenue enfin femme, pût la mettre à jour et peut-être rompre le terrible voeu ? Une pensée surgit alors dans l'esprit de Crine : Ugo vivait peut-être encore, quelque part dans cette ville de M... si voisine. Et peut-être accepterait il, avec elle, d'évoquer cet amour si douloureux.

Le lendemain même, la jeune fille se rendit au bureau de poste de M... et consulta l'annuaire téléphonique de la petite ville flamande. Une joie intense la fit chanceler lorsqu'elle découvrit dans l'entrelacs des adresses celle d'un Ugo V..., 9999 Kappelstraat. Elle mit à peine dix minutes pour se retrouver dans la rue froide et vide que faisait vivre seulement le glissement muet des rideaux qu'on écartait sur son passage. Elle était maintenant devant le n° 9999. La maison semblait vieille et mal entretenue. Crine hésita un long instant. Sa joie, pourtant intense, était minée par l'objectivité de l'acte qui était en passe de s'accomplir. Était-il vraiment utile de réveiller le passé ? Cette soudaine folie adolescente n'allait-elle pas écarter les lèvres d'une trop ancienne cicatrice ? La douleur, aujourd'hui peut-être atténuée, enfouie dans la mémoire, n'allait-elle pas d'un coup reprendre ses droits douloureux et cruels et accompagner de terribles tourments une fin de vie qui pouvait être douceuse ? Mais l'esprit et le corps n'ont pas toujours les mêmes finalités et s'il est loisible de manipuler les errements de

l'un il est moins aisé de contourner le despotisme de l'autre et tandis que Crine réfléchissait aux conséquences de sa démarche, déjà son doigt appuyait le bouton de sonnette. Elle fut donc surprise par la porte qui s'ouvrit sur une jeune femme habillée d'une combinaison de travail, un pinceau à la main. Dans un français hésitant elle expliqua à Crine que monsieur Ugo V... avait quitté sa maison et résidait depuis quelques mois dans une maison de repos. Crine retint quelques mots: « très malade... très vieux... usé... triste... très triste... peut-être mort aujourd'hui ». Ces propos, la jeune fille s'en servit pour se convaincre de retrouver le vieil homme et lui lire la lettre, savoir s'il l'avait reçue, comment elle était revenue en possession de sa grand-mère. Il lui fallait savoir. Il s'agissait maintenant pour elle d'un véritable devoir testamentaire. Lorsqu'elle pénétra dans la maison de repos que lui avait indiquée la nouvelle locataire du 9999 Kappelstraat, Crine sembla intégrer un monde parallèle. Des dizaines de regards vides, enfoncés dans une peau translucide et cirreuse, se tournaient vers elle comme si personne ne comprenait qu'il pût exister au monde une jeune fille aussi fraîche dans sa petite robe printanière que soulevait avec délicatesse une démarche souple et aérienne. Cet endroit n'était pas l'antichambre de la mort mais une vitrine de la mort elle-même exposée sur chaque visage et dans chaque attitude. Le tremblement d'un membre, le sourire édenté, les trémolos incompréhensibles d'une voix rocailleuse étaient autant de sinistres appels que la Grande Faucheuse adressait aux vivants, paraphrasant ignominieusement Corneille dans un grand éclat de rire muet: « vous serez ce que je suis » !

On indiqua à Crine la chambre occupée par Ugo , un homme bien malade et qui vivait un grand malheur dont il gardait jalousement le secret. On ne lui connaissait aucune famille et la mère supérieure, responsable de l'établissement, se réjouit qu'une jeune présence allât peut-être atténuer l'incoercible douleur d'une vie finissante. Crine poussa doucement la porte après avoir frappé sans obtenir de réponse . Immobile dans un profond fauteuil, le dos courbé, un vieil homme, grand, maigre, à la petite moustache blanche, fixait la fenêtre qui donnait sur le parc. Visiblement son

regard était ailleurs, dans un autre monde. Les traits affaissés du visage, la respiration courte et irrégulière, la lividité de la peau, l'absence même de tremblements laissaient supposer que l'homme vivait en sursis et que ce sursis était sur le point d'expirer. La jeune fille s'approcha sans bruit et, lorsqu'elle fut presque à toucher l'homme, elle posa délicatement la main sur son épaule. Ugo mit un temps infini à tourner la tête et à lever les yeux vers la visiteuse, mais lorsqu'il la vit, il subit une véritable métamorphose. Son regard s'illumina soudain, la couleur de sa peau devint d'un rose vif, un sourire irisa sa bouche à en faire disparaître les rides et son front, redevenu parfaitement lisse l'espace d'un instant, rayonna d'un bonheur incommensurable. L'homme fut debout d'un seul et incroyable bond et, aussitôt, il serra Crine dans ses bras en soupirant à son oreille : Clara, Clara, ô Clara, toi enfin. La jeune fille sentit une chaleur intense se propager dans toutes les fibres de son corps. Des larmes de joie coulaient sur ses joues tandis qu'Ugo continuait à marteler le prénom de Clara tout en caressant de ses vieilles mains osseuses les épaules de celle qu'il ne savait pas être sa petite fille.

Le vieil homme sembla transfiguré par cette soudaine apparition. Le temps effaça d'une caresse des dizaines d'années d'errance amoureuse. Le plaisir, oublié, quasi mort, renaissait comme si le vent iodé d'Ostende, le sable blond de Knokke, la fraîcheur des forêts ardennaises, redonnaient à l'homme une incommensurable vigueur.

Crine sentait contre elle toute une passion emprisonnée, bousculer le vieux corps comme si le bonheur, pareil à un orage trop longtemps contenu, s'échappait avec force par chaque pore de la peau frêle et parcheminée.

Ugo redressa la tête violemment, fixa les yeux de Crine d'un regard terrible, émit un long et profond souffle et s'effondra aux pieds de l'adolescente. Crine se précipita sur l'homme dont les yeux vides regardaient désormais l'éternité. De la poche de la robe de chambre dépassait une vieille photographie. Crine s'en saisit et découvrit le visage de sa grand mère à dix huit ans, un visage ressemblant à s'y méprendre à celui qu'elle voyait chaque

matin dans le miroir de la salle de bain. Crine n'avait pu parler avec Ugo de cet amour terrible qui empoisonna sa vie mais elle lui avait donné l'improbable bonheur auquel il n'osait plus rêver. La jeune fille remis la photographie et la lettre de Clara dans la poche de la robe de chambre, embrassa le front de ce curieux amant, se releva et s'en fut, tout à coup joyeuse d'être devenue femme, d'être devenue celle qu'elle serait désormais : Clara.

7 - LETTRES À IRÈNE

NATHALIE NOGUES

Depuis le temps qu'elle luttait contre la maladie, je me disais que le jour où elle aurait perdu son combat serait le plus gris et le plus froid de tous. Elle avait traversé les saisons dans son lit de malade son regard bleu lavande fatigué rivé sur la fenêtre donnant sur le jardin.

Elle passait son temps à lire mais les derniers jours, elle n'avait plus la force de soulever le livre en cours. Alors, j'ai pris le relais pour lui lire « L'alchimiste » de Paolo Coelho jusqu'au bout. Elle le connaissait déjà par coeur mais elle avait fait le choix de partir avec la poésie de Paolo Coelho.

Assise dans la chambre, je regardai le soleil traverser le rideau blanc que j'avais rabattu. Il faisait un temps magnifique. Je trouvais ça presque indécent pour un jour aussi triste. Elle avait tellement attendu le printemps. Voilà qu'il déboulait alors qu'elle n'était plus là pour l'accueillir !

Les pompes funèbres vinrent la chercher pour la préparer au long voyage.

Ma mère était une belle femme mais mon père ne la regardait jamais. Il était un ermite au milieu de sa famille. Après sa journée de travail, il passait ses soirées le nez dans les journaux. Il nous adressait la parole uniquement pour connaître nos résultats scolaires. Mais, pour mon père, nous n'étions jamais assez bien. Ma mère non plus n'était pas assez belle ! Notre voisin, sans doute son admirateur le plus assidu, l'appelait « Liz » en référence à sa ressemblance avec Liz Taylor. Mais, pour moi, ma mère était plus belle encore !

Avant le retour de la dépouille de ma mère, nous nous attelâmes au rangement de la chambre au plus vite. Pendant que ma belle-soeur s'occupait de refaire le lit, je rangeai les livres. Au moment de glisser « L'Alchimiste » dans un carton, une enveloppe s'échap-

pa des feuilles. Elle était affranchie et destinée à ma mère. Je m'étonnai de ne pas l'avoir trouvée au moment de notre lecture. Discrètement, je la glissai dans la poche arrière de mon jeans.

Pendant ce temps, mon frère taillait les rosiers dans le jardin. Ma mère trouvait toujours des excuses à son absence. Il habitait loin, il avait du travail, des enfants, une famille qui était la fierté de ma mère. Je ne pouvais pas comprendre, bien sûr. Je n'avais jamais réussi à garder un homme.

Ma mère était parfois dure avec moi. Mais, les derniers mois nous avions considérablement rapprochées. Elle avait besoin de moi, l'indépendante Irène ! Elle était fière de dire que grâce à son travail de traductrice, elle n'avait jamais été dépendante de notre père pour nous nourrir. Son dernier acte d'indépendance suscita d'ailleurs de très virulentes critiques de mon frère. Alors qu'elle s'était contentée d'une vieille voiture familiale jusque-là, elle acheta une Golf flambant neuve à sa retraite. A mon frère qui la traitait de « vieille folle dépensière », elle répondit :

— Ne t'inquiète pas, il en restera assez à te partager avec ta soeur quand je ne serai plus là.

Et elle rajouta à mon intention après avoir raccroché.

— Les hommes de cette famille ont toujours eu des oursins dans les poches, ma fille.

Irène,

J'imagine que mon courrier va te surprendre. Il y a plus de 40 ans que je ne t'ai pas donné de nouvelles : 46 ans, 4 mois et 26 jours exactement. Tu vois, je les ai comptés. Tu pensais sans doute que je t'avais oubliée. Je ne peux pas t'en vouloir car je suis le seul responsable. Si la vie nous a séparés, je t'ai toujours portée dans mon coeur. Longtemps, j'ai dit de toi que tu avais été mon premier amour. Au crépuscule de ma vie, je réalise que tu as été mon seul et unique amour. Je ne peux pas m'en aller sans te le dire.

Ma vie a appartenu à une autre mais mon coeur t'a toujours été

fidèle.

Je me rappelle, comme si c'était hier, de la courbe de tes épaules et de ta nuque que j'admiraïs pendant les cours au lycée. Assis derrière toi, je pouvais sentir ton odeur, observer le grain de ta peau et voir ta queue de cheval danser devant mes yeux. Tu étais tellement belle et je me sentais tellement nul à côté de toi. Quand j'ai enfin pris mon courage à deux mains pour t'avouer mon amour, tu étais déjà prise et tu t'es excusée en me proposant de devenir ton ami.

Et puis, tu es partie en Angleterre pour parfaire la langue pour tant tu étais déjà très douée. Mais, tu voulais être professeur d'anglais alors que moi je ne voulais qu'être avec toi. J'ai alors fait la chose la plus folle de ma vie : te rejoindre là-bas sans prévenir. Tu as ri en me voyant et puis tu as pleuré car c'était la plus belle preuve d'amour qu'on pouvait te faire. Tu t'ennuyais tellement au pays de sa Royale Majesté. En cachette, tu m'as logé dans la maison de tes employeurs. J'ai d'abord dormi par terre et puis dans ton lit. Nous avons brisé la glace et l'amitié s'est transformé en amour. J'étais ton premier homme et je rêvais d'être aussi le dernier. Je me projetais dans ma vie future avec toi : deux enfants qui auraient les mêmes yeux que toi, un chien que nous appellerions Archie comme l'enfant que tu gardais à Londres, un petit pavillon à la campagne, ... bref, une vie simple mais heureuse ! Et un jour, l'un d'entre nous fermerait à jamais les yeux de celui qui partirait le premier.

Aujourd'hui, je suis condamné ; un cancer de la gorge en phase terminale. Chaque jour, celle qui m'accompagne me tient la main et je ferme les yeux en imaginant que c'est toi.

Je voudrais que l'on se retrouve dans l'au-delà. Je ne sais pas ce qui m'attend là-bas, peut-être le purgatoire pour t'avoir fait tant de mal. Mais, si nous avons la chance de nous y croiser, je voudrais que tu me regardes, que tu me parles, que tu me souris...

Irène, je lui ai fait un enfant alors que je ne rêvais que de toi. Je ne pouvais pas me défausser. Je voulais t'épouser mais tu

voulais attendre un peu. J'ai noyé mon chagrin dans l'alcool et dans le lit d'une autre. Il a fallu assumer cette soirée arrosée et cet instant d'égarement qui a fait basculer ma vie.

Elle était enceinte, elle était seule, elle était perdue, je ne pouvais pas l'abandonner.

Elle a été une femme fidèle et aimante mais mon coeur était ailleurs. Je ne lui ai jamais dit pour ne pas briser le sien mais je n'ai pas été l'homme qu'elle aurait mérité.

Je te devais la vérité. Je n'ai pas aimé ailleurs comme je te l'ai dit lors de notre rupture. J'ai juste couché ailleurs avec les conséquences que tu connais désormais.

Je t'aimais, je t'aime et je t'aimerai. Adieu ma belle brune aux yeux lavande.

Etienne

Je crois que quand nous sommes enfants, il est difficile d'envisager nos parents autrement que dans ce rôle. Même quand elle était malade, affaiblie, que je devais l'aider pour se déplacer, que parfois j'étais contrainte de la laver, je n'ai pas identifié, un seul instant, ma mère en tant que femme mais uniquement en tant que maman. Je crois que ce qui m'a le plus perturbée en découvrant ce courrier c'était d'imaginer ma mère en jeune fille faisant battre le coeur d'un homme.

La nuit qui suivit cette découverte, je restai seule auprès d'elle. Elle avait retrouvé sa maison, son lit, ses vêtements, sa superbe grâce au travail des pompes funèbres. Les cheveux soigneusement arrangés, le visage légèrement maquillé, vêtue de la robe bleue qu'elle aimait tant et parée des bijoux qu'elle avait choisis soigneusement pour ce dernier voyage, elle était belle dans son sommeil éternel.

— *Pourquoi as-tu voulu que je trouve cette lettre, maman ?*

J'étais désormais persuadée que la découverte de ce courrier n'était pas fortuite. Elle avait lourdement insisté pour que je garde ce roman en souvenir des derniers moments passés auprès d'elle.

Elle savait donc pertinemment que j'allais tomber sur cette lettre d'amour oubliée dans « L'alchimiste ». Oubliée ?

Des tonnes de questions tournaient en boucle dans ma tête.

Avait-elle répondu à son ancien amant ?

Gardait-elle son premier amour dans son coeur également ?

Mais, il était trop tard pour les lui poser.

La maison d'Etienne était une petite bâtisse de plein pied toute simple entourée d'un petit jardin arboré. Dissimulée derrière la haie la séparant de la route, j'observai la maison du premier amour de ma mère.

— Vous êtes en avance !

Je sursautai. Un homme venait de me surprendre en train d'épier derrière la haie.

— Euh !

— Ce n'est pas grave, ça m'arrange, j'ai du travail. Entrez.

Il ouvrit le portillon et m'invita à pénétrer dans la cour.

— Ce n'est pas ce que vous pensez, tentai-je.

— Ne vous excusez pas. Vous avez bien le droit d'observer la maison. Les photos de l'agence sont un peu trompeuses. Vous avez vu, la route n'est pas très passante et puis les voisins sont calmes, me dit-il avec un sourire en indiquant de la tête le cimetière de l'autre côté de la route.

— Vous êtes le propriétaire ? demandai-je.

— Oui, pardon. Je ne me suis même pas présenté : Cyril Romans.

Il me tendit alors une main large et chaude à la poigne dynamique. Il était grand et large d'épaules, les tempes légèrement grisonnantes, les yeux verts pétillants et le sourire généreux.

— Vous êtes Elodie, c'est ça ? me demanda-t-il.

Prisonnière de mon mensonge, j'opinai du chef en priant pour

que l'Elodie en question ait oublié son rendez-vous.

— Entrez.

Je le suivis à l'intérieur convaincue que le piège allait se refermer sur moi à un moment ou un autre. Je visitai la maisonnée comme si de rien n'était.

— Vous n'êtes pas très bavarde ? Elle ne vous plaît pas ? s'étonna-t-il.

— C'est que je suis un peu pressée, mentis-je en regardant ma montre.

— Vous n'avez pas de question ?

— Non je vais y aller. Mais je vous rappelle en cas de besoin.

Alors que je me dirigeai vers la porte pour prendre congé, la sonnette retentit et le piège se referma sur moi. Devant son air étonné, je lui répondis dans un sourire gêné.

— Je vais tout vous expliquer.

La pile de courriers trônait sur la table entre les tasses vides. Cyril avait allumé le poêle, la nuit tombait sur la ville.

— Je vais rentrer, il se fait tard !

— Vous n'habitez pas très loin, prenez votre temps !

— Je crois que j'ai suffisamment abusé de votre hospitalité.

— Les obsèques de votre mère ont lieu quand ?

— Jeudi, jeudi matin. Votre papa est enterré ici ?

— Non, il a souhaité être incinéré. Il ne voulait pas être enfermé dans un caveau. Surtout que le caveau appartenait à la famille de ma mère !

— Ils étaient vraiment faits pour être ensemble ces deux-là ! Ma mère, c'est pareil !

Je me penchai de nouveau au-dessus de la table basse pour jeter un coup d'oeil à la photo du couple en noir et blanc. Ma mère,

jeune fille dans les années 60, tout sourire, blottie contre un jeune homme en tenue militaire, beaucoup plus grand qu'elle !

— Elle est incroyable quand même cette histoire !

— Ce qui est incroyable, c'est que mon père ait eu le courage de m'en parler avant de mourir ! Ma mère était encore en vie, il lui fallait un complice pour pouvoir continuer à correspondre avec Irène sans qu'elle le sache. Et puis, Irène venait le voir en cachette, il fallait que je m'assure que maman ne les surprenne pas.

— Pourquoi avez-vous accepté de jouer le jeu ?

Il garda le silence un moment et attrapa la photo sur la table.

— J'ai été touché par leur histoire. Et puis, ça faisait du bien à mon père alors je me disais qu'il allait s'accrocher un peu plus pour Irène. Il a assumé son rôle auprès de ma mère puis auprès de moi. Je lui devais bien ça.

Au cours de ces 2h passées aux côtés d'un homme qui était un étranger, j'avais plus découvert sur ma mère que durant notre vie ensemble. Cyril avait conservé les photos de son père ; le voyage en Angleterre, la fête du lycée, la photo de classe et puis les amoureux toujours, souriants.

Ma mère avait écrit à Etienne pour lui avouer qu'elle ne l'avait jamais oublié. Une correspondance enflammée avait suivi la première missive dissimulée à mon intention dans « L'alchimiste ». Puis, elle avait acheté une voiture neuve pour faire le trajet d'une soixantaine de kilomètres la séparant de son premier amour sur son lit d'hôpital. Cyril avait eu la chance de la croiser, de lui parler.

— J'ai compris alors pourquoi mon père était fou d'elle ! Elle avait une classe naturelle incroyable et un sourire éclatant. Une sacrée femme, votre mère !

— Mon père ne la regardait jamais. Mais dès qu'elle sortait, je surprenais les regards des hommes se poser sur elle.

— Quel gâchis quand même ! murmura-t-il d'un air triste.

— Ils se sont retrouvés, c'est déjà ça ! le rassurai-je d'une voix peu persuasive.

Puis, soudain il releva la tête et son regard vert pétillant vint se plonger dans le mien.

— J'ai une idée !

L'urne funéraire était là posée sur la table basse en face de moi.

Mon frère avait pris le premier avion comme prévu après la cérémonie abandonnant sans un regard les restes de notre mère. La première étape de mon plan avait fonctionné à merveille.

Cyril surgit soudain de la cuisine dépité une tasse cassée à la main.

— J'ai deux mains gauches, pardon !

— Ça en fera une de moins à se disputer avec mon frère ! lui répondis-je avec humour.

J'avais réussi à convaincre mon frère de ne pas assister à la crémation, c'est donc seule que j'avais affronté ce moment si redouté. Cyril était là à la sortie du funérarium comme nous l'avions programmé. J'avais encore les yeux pleins de larmes et il essuya tendrement ma joue en silence. Puis, nous rejoignîmes la maison, lui au volant, moi assise près de lui avec l'urne sur les genoux.

— Tu n'as pas changé d'avis ? me demanda-t-il seulement.

— Non.

Ce sont les seuls mots que nous échangeâmes durant le voyage. J'avais fini par retrouver les lettres d'Etienne dans les affaires de ma mère. Nous étions donc passés les récupérer à la maison et nous avons pris le temps de boire un café avant de prendre la route direction le Mont Saint-Frieux.

Après avoir brûlé les lettres d'amour de nos parents ensemble dans la cheminée, nous récupérâmes religieusement toutes les cendres des mots d'amour.

L'ascension du Mont Saint-Frieux se fit en silence.

Cyril portait l'urne d'Etienne dans son sac à dos et j'avais tenu à garder celle de ma mère. Il faisait beau mais l'air était encore vif.

Nous avançons d'un bon pas dans la forêt silencieuse au chant discret des oiseaux. Le bruit léger d'un cours d'eau nous accompagna un moment puis le paysage changea. Le chemin se fit plus sablonneux, les pins maritimes plus nombreux, les embruns marins plus présents. La Manche nous appela.

En haut d'un blockhaus, nous atteignîmes enfin le sommet et nous profitâmes un instant de la vue dégagée sur les plages environnantes. A l'aide d'une paire de jumelles, Cyril scruta l'horizon avant de me la tendre pour que j'aperçoive les côtes anglaises au loin.

— Je crois que nous sommes arrivés.

Nous prîmes alors chacun l'urne funéraire de nos parents. Dans un bel élan favorisé par le vent, les cendres d'Étienne et d'Irène dansèrent ensemble en se mêlant avant de disparaître à jamais. Cyril répandit ensuite les cendres plus épaisses des lettres d'amour avant de me prendre la main pour admirer le spectacle de l'amour éternel.

8 - LE-POÊLE-À-MANGIN

VÉRONIQUE CHRISTOFIDES

« Nom de nom ! il fait encore un de ces froids ici ! Baba !

–

– Baba !

– Mon général ?

– Alors ? mon poêle n'est toujours pas réparé ! Déjà trois semaines au moins qu'on se gèle ici pour parler vulgairement ! »

Eh bien non, Baba Coulibaly, l'ordonnance « rapporté » du Sénégal par son supérieur, n'avait trouvé personne capable de réparer le poêle du général.

Nous sommes quelque part entre Dunkerque et les Vosges, entre septembre 1914 et Novembre 1918. En hiver. En temps de guerre, les hivers sont souvent extrêmement durs, dit-on. Aussi le général avait-il bien froid !

Notre officier, très remonté contre son poêle, c'est le général Mangin, LE spécialiste de « l'Afrique noire » ; désormais il commandait aussi l'armée de Rouen, c'est-à-dire tout un peuple bigarré, issu de la campagne et de la ville : des paysans qui avaient quitté leurs fermes du Pays de Caux, des pêcheurs de la Côte d'Albâtre qui avaient dû amarrer leurs caloges sur la plage d'Etretat, des ouvriers toiliers d'Elbeuf qui avaient quitté les métiers à tisser et leur cliquetis de métronome... Quant aux bouilleurs de cru des Andelys, ils avaient remisé leurs alambics de cuivre dans les granges. Les marinières des Boucles de la Seine eux, avaient laissé leurs bacs aux vieux qui reprenaient alors du service. Les éleveurs du Neubourg avaient confié à leurs épouses le soin de vendre au mieux le bétail le mercredi, jour de marché. Au Havre et à Rouen, les docks s'étaient vidés des tonneliers et des charpentiers, des porteurs de ballots. Les teinturiers et autres rouginiers de Darnétal et de Déville-les-Rouen, avaient quitté leurs

tanneries

Ces Normands s'étaient alors mêlés aux tirailleurs africains de Mangin, coiffés de leur exotique chéchia rouge vif. Au milieu des paysages retournés par les obus, abrités dans les ruines de villages détruits, ces deux peuples se côtoyaient, eux que rien n'aurait amené à se rencontrer, sans ce conflit désormais mondial.

Tous ces braves gens avaient pensé revenir pour l'automne, voire pour la Noël. En tout cas, très vite. C'était sûr. Certain qu'on en reviendrait vite... Oui... Et dans la boue des tranchées ou sous le torride soleil d'été, de mois en mois, de saison en saison, on espérait le grand retour.

« Il fait encore un de ces froids ici ! »

Et pourtant un poêle trônait, installé au milieu du bureau. L'hiver était arrivé et l'appareil ne tirait bientôt plus. Et Mangin le spécialiste de l'Afrique avait horreur du froid ...

« Le Vieux râle encore !

– Et nous ? On en a du feu dans nos gourbis, peut-être ? Hein ? Non ! Et on ne râle pas !

– On devrait !

– On devrait quoi ?

– On devrait râler.... ça ferait peut-être bouger les choses ! Qui sait ?

– C'est vrai que ça commence à faire long ! Moi j'ai un gosse, il est né au printemps 14. Et hop la mobilisation....je l'ai presque pas vu. Quand est-ce qu'on va rentrer chez nous ? »

Quand est-ce qu'on va rentrer chez nous ?

C'est aussi ce que pensait mon grand-père paternel. Installé dans l'Eure en Haute Normandie, il avait été incorporé dans l'armée de Rouen. Lui qui, 15 ans plus tôt, avait effectué trois longues années de service militaire, il « remplait » à 36 ans, marié et père de famille. Il essayait de prendre les choses du bon côté.

La guerre avait été l'occasion pour lui de faire des rencontres : les

Allemands d'abord. Avec ses camarades de tranchée, il avait joué aux cartes avec « ceux d'en face », autour d'un verre de vin ; les supérieurs avaient bien vite interdit ces rapprochements. Il avait plus tard discuté avec un comédien du Français. En 1917, il avait pris comme sujet d'étude, les vigoureux Sammies, surpris de les voir soumis à une discipline de fer ! Les soldats qui l'avaient étonné, c'était les combattants noirs. Il avait remarqué que ces frères d'armes venus d'un autre monde, trouvaient plus commode d'ôter leurs godillots au moment de l'assaut : piétiner les barbelés ne leur posait pas de problème tant la peau de leurs pieds était épaisse!

Lors d'une pause, mon grand-père Henri discutait avec un camarade.

« Tu veux une sèche ? dit mon grand-père.

– C'est pas de refus, répondit l'autre. J'ai presque plus de gris. Tu as reçu une lettre ?

– Bah oui tu vois bien. C'est mes gosses.

– Moi j'ai pas de femme, pas d'enfant, rien ; alors j'ai pas de lettre. Comme ça c'est vite fait.

–

– Tu l'as entendu, le général ? dit le soldat.

– Oui ! répond mon grand-père, ça bardait cinq minutes. -Mon grand-père avait en réserve un nombre impressionnant d'expressions !-

– Son chauffage marche toujours pas : le vieux est furax ! Personne n'a réussi à remettre ça en ordre.

– Je peux voir l'engin ?

– Si tu veux. Viens je te conduis. »

Mon grand-père replia la petite lettre de ses enfants et la glissa dans son portefeuille : ce serait pour plus tard....

Après quelques tractations auprès de Baba, les deux hommes

pénètchèrent dans le bureau.

« Il est bien installé le Vieux, dit mon grand-père.

– Quel bazar... Il pourrait ranger un peu ses papiers, il a le temps, lui dit l'autre.

– Chez vous c'est comme chez nous : tout traîne partout! T'approche pas du bureau, c'est peut-être des documents secrets. Vaut mieux faire attention.

– J'm'en fiche : je sais pas lire ! »

Et voilà mon grand-père à genoux devant le calorifère complètement à l'arrêt. L'autre tenait une boîte à outils.

« Tu as une pince ou un truc comme ça ? dit mon grand-père.

– Bah non ...

– Si, tiens, en voilà une... Tu as les yeux qui se croisent les bras ou quoi ?.... Et un tournevis ?

– Y a ça, oui, si tu veux... Un petit. Voilà.

– Il manque toujours dix-neuf sous pour faire vingt sous, ici ! Donne voir...

– Tu as l'air de t'y connaître....

– Dans une place où je travaillais étant jeune, il y avait le même modèle.... exactement le même.....

– C'était où ?

– Chez moi, en Sologne. C'est vieux...

– C'est où la Sologne ?

– A cent kilomètres au sud de Paris. Chez le baron d'Ailly si tu veux tout savoir... Il tutoyait ses domestiques et vouvoyait ses chiens de meute.

– Je vois le genre....

– Il avait des dizaines de chiens de chasse: ça grouillait de partout dans la cage. Un jour, le soigneur de la meute est tombé, il a glissé

sans doute, il a laissé tomber son fouet, alors les chiens l'ont dévoré. Il ne restait du type que les boutons de sa veste. Et sa boucle de ceinturon.

– Il s'en passe de drôles en Sologne, dis-donc..... Tu crêches où maintenant ?

– Près de Vernon. Pas assez de boulot en Sologne, alors je suis parti avec mes deux frères.

– Tiens, il flotte maintenant ! Le général va pas pouvoir faire sécher sa capote. Ça va encore chauffer, si on peut dire!

– Oui il en tombe une sacrée ravalée ! Il pleut des pièces de cent sous, comme on dit! Voilà : je pense que ça devrait aller.... Brûle un peu de papier pour voir...

– Où ça ?

– Là, dans le panier à petit bois. T'es pas bien débrouille...

– Ça marche, dis ! Chapeau ! »

Eh oui, le petit appareil, remis à neuf, ronronnait. Très vite, une douce chaleur envahit le bureau. Mon grand-père, les poings sur les hanches, surveillait son camarade qui s'activait autour des bûchettes, remuant les braises avec un tisonnier.

Une bonne chose de faite.

« C'est Baba qui va être content : on va arrêter de lui brailler après... Tout au moins pour ça...Le pauvre, qu'est-ce qu'il prend ! Pas facile le Vieux...

– C'est ça les chefs.... réplique mon grand-père, plein de philosophie.

– Tu me diras, Mangin est plutôt bon zigue par rapport à d'autres. Tu vois, pendant une perm, mon beau-frère me disait que dans son régiment, eh bien»

Quand Mangin dégoulinant de pluie, rentra dans son bureau, il goûta avec délice le confort retrouvé. Pour prendre connaissance de son courrier, dont une lettre de ses enfants, il avança un fauteuil

près le poêle et y prit place. Il ôta ses gants, la pluie les avait abimés sans doute. Des gants tout neufs....

Décidément....

Il frotta ses mains l'une contre l'autre.

« Baba !

–

– Où est-il parti encore ? Baba !

– Oui général !

– Va me chercher l'homme qui a réparé mon poêle ! »

Quand ses doigts engourdis retrouvèrent leur mobilité, il ouvrit l'enveloppe avec son coupe-papier rapporté du Maroc. La fine lame ciselée découpait le papier avec un crissement sec.

« Cher Papa

nous espérons que cette lettre vous trouvera en parfaite santé et que bientôt nous »

« Voici l'homme, mon général !

– Ah ! Entrez mon ami ! Mon sauveur, devrais-je dire ! Votre nom...

– Henri Sauger matricule 256, né le 4 avril 1878 dans le Loiret....

– C'est bon ! Nous ne sommes pas au bureau de recrutement ! En tout cas merci ! Plusieurs jours sans chauffage.... Vous connaissez ça , malheureusement.... Bref.... comment avez-vous réussi là où beaucoup ont échoué?

– J'avais vu ce modèle dans un château où j'ai travaillé étant jeune, mon général.

– En Sologne ?

– Oui mon général.

– Un de mes amis m'avait invité à une chasse à la Ferté-Saint-Aubin. C'était à mon premier retour d'Afrique, je crois... On avait tiré un cerf superbe d'ailleurs.

– J'ai grandi à quelques kilomètres de la Ferté, mon général.

– Le monde est petit comme disent les gens du peuple... Euh... Bien! Je voulais vous remercier... Alors si vous avez une requête, je veux dire : une demandeSi je peux vous rendre service, je vous écoute. »

Une demande ? Rendre service ?

Rendre service ! Mais oui... !

Soudain passa devant les yeux de mon grand-père l'image de ses enfants : Henriette, Alice, Hélène et Roger, tout quatre âgés de moins de 10 ans et sa femme Marie, petite Corrézienne analphabète qu'il avait épousée au pied levé pour échapper à un mariage arrangé par son frère.

Il revit la petite frimousse de chacun d'entre eux : Henriette un peu secrète, Alice et son accent titi parisien, Hélène aux yeux si bleus, et le petit Roger, déjà bien charpenté pour son jeune âge, et un sens de la répartie qui amusait toute la famille. Il revit aussi son épouse, toute petite, brune au teint olivâtre.

– Mon général j'ai une femme et quatre enfants... alors si je pouvais

– Quatre ! Moi j'en ai huit ! Huit enfants !

– Bien sûr ... Oui, mais..... si je peux être..... comment dire... être moins « exposé » mon général..

– Je comprends. Je vais étudier la question. Vous pouvez disposer. Et encore merci. »

Mon grand-père salua son supérieur, tourna les talons et quitta l'ambiance feutrée du bureau.

Quelques jours après cette entrevue, l'ordonnance Baba apporta au soldat Henri Sauger, le pli suivant. -Mon grand-père, qui n'avait pu passer que deux ans à l'école publique de son village, savait lire.-

Et les pieds dans la boue, le casque dégoulinant de pluie, il lut le courrier suivant:

Moi Général Mangin

Affecte Sauger Henri matricule 256 soldat de premier classe, à la cuisine du régiment. Cette décision prend effet ce jour. Fait à Saint-Mihiel le 24 XII 191

On peut se prendre à imaginer que c'est grâce à un poêle défectueux, réparé avec adresse, que mon grand-père rentra vivant chez lui.

Il eut quatre autres enfants, dont un fils qui à son tour eut une fille. Celle-là-même qui vous a raconté cette petite -et authentique ! - anedocte de famille.

Voilà comment ce courrier a marqué la vie de mon grand-père et comment il a été à l'origine, entre autres « facteurs » -si on me permet ce jeu de mots ! -de la mienne !

9 - MAÎTRE HANEDA

ERIC MAZENOD

12/10/2021, 8h : C'est une enveloppe bulle, au format standard, légèrement renflée par son mystérieux contenu. De mon lit, je distingue clairement les lettres bleu cyan de mon nom. Au-dessous, l'adresse de la clinique, inscrite au feutre noir. Ni numéro de chambre, ni mention du pavillon d'internement. L'expéditeur ignore-t-il la nature de « l'accident » qui m'a conduit dans cet établissement ? A-t-il craint de trahir le motif de mon admission par ces précisions usuelles mais révélatrices : « Unité de séjour long, pavillon Phénix, chambre 88 » ?

Je devais dormir encore d'un sommeil de plomb quand, ce matin, l'infirmière Mariko a déposé ce courrier. Je l'ai vu dès que j'ai ouvert les yeux. Il faut dire que rien ne change jamais dans le décor de cette chambre de convalescent : la lettre se trouvait sur la tablette inclinable qu'un bras articulé rattache solidement au montant du lit... Rectangle de papier crème au centre parfait d'un rectangle plus large en polypropylène blanc. Privés d'écrans et de journaux, les patients au long cours de l'institut psychiatrique de Shinjuku finissent tous par se raccrocher à ce pupitre comme des naufragés à un aileron de dérive, au radeau dérisoire de leur raison déclinante. Dans les abysses de l'isolement, tout accessoire prend vite les contours rassurants d'une balise de surface. Le moindre morceau d'épave devient borne d'amarrage pour ces esprits flottants. À la peinture à l'eau ou aux crayons de cire (rien de toxique, rien de coupant, confère le règlement), ils projettent sur cet écritoire les lubies, cauchemars, délires de leurs âmes en plein tourment. Parmi les malades, beaucoup dessinent, certains écrivent. Aux murs trop blancs des couloirs vides, psychoses et troubles narcissiques s'exposent en fleurs obscènes sur fond de ciels sanguinolents. Un seul de ces tableaux morbides suffirait à ravalier Munch ou Schiele au rang de mélancoliques vaguement déprimés... Pour ma part, j'utilise d'ordinaire cette tablette pour faire mes devoirs. Mais une fois les leçons apprises, les exercices

expédiés, je commence à répéter mes gammes, discrètement. Assise dans mon lit, je me redresse et presse de mes doigts blêmes les touches imaginaires au bord du plateau que j'ai positionné juste au-dessus de mes draps blancs. Du coin de l'oeil, je guette l'atténuation soudaine du rayon permanent de lumière qui filtre sous ma porte; c'est le signal de l'intrusion imminente d'une infirmière dans ma loge; les visites du médecin-chef, quant à elles, se détectent bien avant qu'il surgisse : bruissements de blouses, crissements de baskets de sa cohorte de carabins et d'internes courtisans. Si je reste sur mes gardes, c'est parce qu'ici, on m'interdit de pratiquer mon instrument et même d'en évoquer le nom. Parfois cependant, au milieu de ma pantomime, alors que mes mains dansent sur ce clavier utopique, j'imagine mon retour sur scène, à Oslo ou à Milan. Dans la clairière d'un halo de projecteurs, cernée par l'ombre muette de centaines d'auditeurs théoriques. Je retrouve enfin ce frisson, cette peur enivrante de bête curieuse, traquée jusque dans son antre et qu'on met en lumière. Captive, fébrile, fascinante. Alors, pour subjuguier ce public avide, seule dans la chambre 88, j'interprète en silence et de mémoire une sonate de Beethov, un prélude de Messiaen. Dès les premiers accords, je sens mes épaules se détendre et mes bras s'alléger du poids des regards que les spectateurs posent sur moi. Je m'élève alors, je cesse de fléchir, comme la branche que l'oiseau vient de quitter et sous lequel elle ployait jusque-là. Je ne pense plus soudain mais mes idées et mes sensations se mêlent... Tournoiement heureux de carrousel... Fleurs de sakuras emportées par le vent... dans ce parfum subtil flottant dans l'air : quelques gouttes de Kadine que je vole à ma mère, parmi tous ses flacons, tous ses onguents... C'est que derrière mes gestes aériens, sous mon masque impassible d'enfant prodige, je vis depuis presque un an, un séisme intérieur, une passion indicible... pour mon professeur de piano : Maître Haneda. Mais ce matin, j'ai annulé mon concerto in petto, en la mineur, car dans le fauteuil d'orchestre que mes rêves lui réservent, à la place de Maître Haneda, se trouve une lettre.

Je m'appelle Michelle Otokomo, j'ai 16 ans. Née d'un père français et d'une mère japonaise. Enfant unique et pianiste virtuose, 1er

prix du concours Chopin 2003, je suis l'heureux résultat d'un malentendu durable qui unit depuis vingt ans un rejeton de la noblesse bretonne à une ex-danseuse étoile du ballet de Tokyo. Pour papa, attaché d'ambassade, je suis le seul incident diplomatique dont il soit fier et pour maman, je suis « Michelle », tout simplement. Mon patronyme est celui de ma mère, concession paternelle à l'impératif de ma solubilité amniotique dans la société nippone.

À défaut de ce nom de baronne d'Armorique, de ce nom en trombone comme le chantait Boris Vian, je tiens de mon géniteur un caractère solitaire, un esprit caustique, parfois cinglant comme le vent d'Ouessant. À ma mère, je dois de connaître tout ce qui participe à l'épanouissement serein de ma personnalité et à la souplesse de mes articulations. Dès cinq ans, j'interrogeai mon père sur l'origine de mon existence biologique, sans doute en des termes très proches de ceux qu'emploierait un adulte. Loin de paraître surpris par la précocité de mon questionnement, papa m'expliqua l'alchimie de la chose : combustion d'âmes soeurs... fusion des corps... Il ne me dit cependant rien sur ce qui liait entre eux ces deux mouvements; cette corrélation lui a toujours posé problème. Mon père aime ma mère mais conformément au sang bleu qui coule dans ses veines, il lui est moins fidèle qu'à son Finistère natal; je l'ai compris six ans plus tard, lors d'un dîner familial que je devais brillamment inaugurer en récitant, en langue originale, un célèbre sonnet de Verlaine. J'avais longuement répété ce poème devant ma glace, pour briller aux yeux de ce père que je portais aux nues. Ma déclamation faite, à la lueur d'admiration dans son regard, je sus que j'avais atteint mon but. À un détail près. Après ma prestation, sous le bruit des conversations que reprenaient les convives majoritairement non-francophones, mon père m'avait glissé : « C'était parfait, mon ange, mais, dans "Ceux des aimés que le Vie exila", n'oublie pas de faire la liaison... ». Ce à quoi ma mère, qui tendait l'oreille, avait ajouté, dans un sourire entendu : « Écoute ton père, Michelle; en matière de liaisons, il s'y connaît mieux que personne ! »

Arr. Chuo/ligne métro Ōedo-E/station Kachidoki (E-17)/Hier, 22h18/Chute jeune femme, quai sur voie 1, à l'arrivée du

train/Trafic interrompu ligne E jusqu'à 23h01/Intervention pompiers pour transport victime et évacuation passagers de la rame/État victime et cause accident (24/03/2006, 5h27) : inconnus. Enquête en cours/Diffusion info : non autorisée.

Bulletin interne, société TOEI.trsp, 24/03/06

12/10/2021, 8h20 : Je glisse mon index entre le corps et le rabat de l'enveloppe pour la décacheter. Je déteste faire ça mais il n'y a évidemment pas de coupe-papier ici et je détesterais plus encore confier l'ouverture de ce courrier (qui, étonnamment, ne semble pas avoir été « visé » par l'hôpital) à cette fouineuse de Mariko. La fleur d'origami contenue dans le pli et qui en bombait l'enveloppe tombe à mes pieds tandis que j'extirpe un carton filigrané de la déchirure irrégulière du vélin... Un faire-part... Hiroki Haneda est mort ! Pas de détails sur la cause du décès, quelques mots au sujet d'une vague cérémonie funéraire déjà passée. Maître Haneda était le dernier membre vivant de sa famille. Il n'avait pas d'amis, juste un piano et des souvenirs. Qui a bien pu payer les frais d'impression et de distribution de ce faire-part ?

L'unique larme que je verse, en apprenant la mort d'Haneda, n'est pas d'amour mais de commisération. Je me sens alors comme étrangement revenue à moi-même, au moment où, privée à jamais du seul être que j'adorais sur cette terre, je devrais être anéantie. Force est de constater que Maître Haneda n'occupait plus le palais en surplomb que je lui avais érigé dans mon coeur mais tout au plus y louait-il maintenant, à mon insu, un deux-pièces au premier sans ascenseur. Ma passion pour lui s'était donc éteinte bien avant mon cher professeur mais j'avais continué d'encenser l'autel fleuri de ce dieu absent auquel j'avais peu à peu cessé de croire sans m'en rendre compte. Et mon âme, oublieuse de son extase et de ses vénération attendries, se rendait en ce jour à l'évidence : l'autel était provisoire et les roses flétries...

Mariko est plantée devant mon lit. Elle a quelque chose d'important à me dire d'après le froncement de ses sourcils et la fixité de son regard « en mode » pénétrant. Le visage de Mariko est un livre ouvert avec résumé en gros caractères des chapitres précédents.

En un coup d'oeil, sa face ronde m'apprend si elle a fouillé ma chambre pendant ma toilette, s'il fait beau temps ou si le nouvel interne lui paraît attirant.

— Mon... Mademoiselle Otokomo, nous avons appris la triste nouvelle au sujet de... votre ancien professeur... et le Dr Abe, votre médecin référent, a suggéré à notre direction de vous autoriser à rendre un dernier hommage à votre maître de musique, en jouant exceptionnellement, et si vous le souhaitez, de votre... instrument. Le récital aurait lieu en salle de conférence, dans une semaine, devant un public de patients et de soignants volontaires. L'hôpital se chargerait de louer et de faire livrer un...

—Piano...

—Exactement, ce serait un honneur pour nous...

—J'y réfléchirai Mariko, pourriez-vous me laisser seule maintenant, je voudrais me reposer...

Cette faveur inespérée, je l'accepterai bien sûr mais non sans avoir laissé courir un peu le délai de rigueur que tout artiste se doit de respecter après la commande d'une autorité dite supérieure. « L'empressement précède la chute » me disait souvent Maître Haneda, ce qui me rappelait immanquablement le bon mot de ma mère au sujet de papa : « Mon mari descend du duc de Bretagne, en droite ligne, autant dire dans son cas, en chute libre... » Ce n'était pas la précipitation qui, ce beau soir de printemps, avait causé mon déséquilibre sur le quai du métro de Chuo. Pas plus que la relation toxique qu'entretenaient assidûment mes parents. C'était Ayaka. À l'instar des professeurs de piano de son niveau, Haruki Haneda ne se consacrait qu'à un ou deux élèves à la fois ; lui-même avait été l'unique disciple de Richter. Je n'étais pour ma part que la seconde élève, après Ayaka. Elle avait 18 ans, un contrat chez Naïve et de grands airs arrogants. Son toucher fluide et la densité sensible de ses interprétations romantiques emportaient l'adhésion des jurys les plus intransigeants tout en séduisant un large public. Deux fois par semaine, mon cours particulier suivait celui d'Ayaka, au domicile du maître. En ce 23 mars 2006, j'étais arrivée un peu en avance à la leçon du jeudi. La plénitude du sentiment

qui m'habitait et l'Hanami renaissant avaient sans doute accéléré mes pas vers l'appartement de Maître Haneda. Je patientais donc dans le vestibule aménagé en petite salle d'attente, ce qui se produisait rarement; il fallait pour cela que la leçon de la première élève dépassât son terme et que, par extraordinaire, une partition résistât à la dextérité d'Ayaka. Par l'entrebâillement de la porte qui ouvrait sur le salon, j'aperçus son profil. Elle était assise au clavier du Steinway, jouant un air que je ne connaissais pas. Cette pimbêche se cambrait, bombait le torse pour gagner ainsi quelques centimètres de bonnet sans dépasser toutefois le nombre de lettres qu'elle maîtrisait dans l'alphabet. Sur son épaule, à l'inflexion de la nuque, une main s'était posée, une main que j'aurais pu dessiner en rêve, une main familière qui ne m'avait pourtant jamais effleurée, moi.

— Nous avons une grande nouvelle, Michelle. Ayaka s'installe à Londres pour préparer une tournée de quinze dates organisée par son label ; c'est une occasion formidable de lancer sa carrière et elle m'a sollicité pour que je l'accompagne en tant que manager artistique. Aucune inquiétude en ce qui concerne tes leçons : j'ai obtenu d'Oshiri qu'il me remplace et malgré son agenda surchargé, il accepte de garder les mêmes jours et les mêmes horaires de cours que les nôtres !

Alors mon coeur, trop longtemps bercé d'illusions et de barcaroles, s'est arrêté de battre avant l'impact au sol.

18/10/2021, 14h00 : Après une pause prolongée, le Dr Abe reprend la parole devant les étudiants en médecine assis dans les gradins de « l'observatoire », ce balcon vitré dominant la salle de conférence de l'institut psychiatrique de Shinjuku. De l'estrade en contrebas, s'élèvent les notes de piano de la Sonate au Clair de Lune :

— Vous écoutez en ce moment l'un des pianistes les plus talentueux de l'Histoire du Japon, le maestro Hiroki Haneda, interné chez nous depuis 2008 pour un syndrome TDI aigu d'origine traumatique. Né en 1958, Haneda développe très jeune un don exceptionnel pour la musique mais sa carrière de pianiste est bri-

sée en 1989, suite à un anévrisme cérébral qui le prive de l'usage de deux doigts médians. Il se consacre dès lors à l'enseignement du piano auprès des plus grands espoirs nationaux de son temps. En 2006, le suicide d'une de ses meilleures élèves, avec laquelle il entretenait un rapport fusionnel, déclenche chez Haneda les symptômes précurseurs d'un TDI. Malgré le traitement et une psychothérapie active, son état s'aggrave et il est finalement admis ici de manière définitive en mars 2008, deux ans jour pour jour après la tragique disparition de son étudiante, Michelle Otokomo. À partir de cette date, le dédoublement de personnalité d'Haneda se déséquilibre au détriment de son identité première. Les dernières manifestations conscientes de celle-ci sont particulièrement agressives et ont été observées en mai 2021. Elles attestent du profond sentiment de culpabilité du sujet. Par un transfert de type schizoïde, c'est la personnalité de substitution, celle de son élève décédée, qui va alors s'imposer à lui de manière presque continue. Face à ce constat d'échec, l'équipe que je dirige opte pour une expérimentation inédite dans le traitement psychiatrique des TDI. Contrairement à la méthode courante et prioritairement curative, nous décidons d'accompagner ce transfert au lieu de le contrecarrer, privilégiant ainsi la sécurité mentale et le bien-être du patient. En confortant Haneda dans l'idée qu'il est Michelle Otokomo, nous espérons le stabiliser psychiquement et lui épargner ses violentes crises d'autodestruction. À cette fin, nous avons évalué les risques de l'effacement total de la personnalité « Haneda » dans la structure mentale du patient. Depuis une dizaine de jours, nous oeuvrons à instaurer la personnalité « Otokomo » comme entité psychique unique du sujet. Dans cette perspective, nous avons récemment envoyé à monsieur Haneda une lettre au contenu fictif...

10 - LA LETTRE

CYRILLE DIVRY

Je posai mon stylo, pliai la feuille en quatre et la positionnai bien droite sur le bureau ciré, juste à côté de l'enveloppe. La blancheur de cette dernière contrastait avec le bois sombre du petit meuble, derrière lequel j'avais si souvent passé de longues heures à remplir le carnet de veille, mais aussi à rêver. Je regardai le timbre qui se trouvait dessus. Son illustration représentait un bel oiseau blanc, à longues pattes noires se terminant par de grands doigts jaune vif. J'en avais vu un spécimen une fois, il y avait de ça de nombreuses années, qui s'était posé à proximité de l'édifice, sur les rochers en contrebas. L'oiseau majestueux avait attrapé une crevette et l'avait décortiquée à l'aide de son long bec fin. Trop occupé par sa proie, celui-ci n'avait pas vu qu'il était observé. Une fois l'oiseau envolé, j'étais rentré à l'intérieur. J'avais feuilleté un livre spécialisé pour découvrir que l'aigrette neigeuse était plutôt originaire du continent américain et qu'il était rare d'en voir des individus sous nos contrées.

Trois mois auparavant, en avril, la vue du timbre sur la lettre reçue ce jour-là m'avait tout d'abord enthousiasmé. Mais une fois la lettre ouverte et son contenu digéré, ma tristesse avait été inversement proportionnelle à ma joie initiale. J'avais néanmoins décidé de garder le timbre en souvenir d'un de ces moments de ma vie qui m'avait fait aimé ce métier. Je déchirai alors précautionneusement le pourtour du petit rectangle crénelé. Ce faisant, je retins mon geste pendant plusieurs secondes, pensant que ce n'était peut-être pas approprié, que j'avais d'autres choses à faire et que ce timbre pourrait me rappeler en quelque sorte ma déchéance, si je le gardais. Finalement, je haussai les épaules, finis de détacher le morceau de papier coloré, sortis mon portefeuille de la poche arrière de mon pantalon et le rangeai dedans, à côté de la photo de ma femme. Je saisis alors de mes deux mains le rectangle de papier privé de son plus bel atout et le fis tanguer tel un frêle esquif malmené par l'océan. Ce petit bateau me ramenait à ma propre

vie, malmenée par une alternance de vagues de bonheurs et de malheurs et ballottée par trop de sentiments contradictoire. Mais celle-ci ne coulerait pas à pic malgré les remous du moment, elle tiendrait quelque soit la force du grain, je me le promis.

Des tempêtes, j'en avais essuyé de terribles tout au long de ma vie professionnelle, des plus ou moins grosses, des plus ou moins violentes, comme mon père et mon frère, dans leur temps. Malheureusement, eux n'avaient pas eu ma chance. Mon père, un soir d'orage, avait voulu réparer une lentille endommagée par la violence des rafales, et la foudre l'avait cueilli, cruelle et implacable. Il avait été retrouvé accroché tout là-haut, dans son ciré jaune, plié sur la rambarde de fer rouge, comme un épouvantail décharné et grisâtre, tel un soleil dans la tourmente, resté planté là comme pour continuer à prévenir le monde de la violence de la mer. Quant à mon frère, il avait connu un destin moins spectaculaire. Il avait sombré dans la folie, inconsolable après une rupture longue et difficile. Son esprit, rongé par trop de boisson, était parti à la dérive. Sa vie, à quarante-trois ans à peine, fut tristement abrégée par l'absorption, soudaine et en trop grand nombre, de petits cachets blancs.

Je tenais à la mienne de vie, au fond, et c'est pourquoi je n'avais pas résisté aux pressions venant d'en haut et j'en avais accepté les décisions. Ma chance à moi, c'était peut-être ça : laisser faire les choses et s'arrêter quand il le fallait, même s'il me restait deux ans à faire officiellement avant la retraite. Cette pensée me fit reposer l'enveloppe sur le bureau, bien à côté du message que je venais juste de terminer. Par professionnalisme, par goût du travail bien fait et de la transparence, je leur avais écrit une liste des tâches à faire et à ne pas faire, les petits détails du lieu qui avaient droit à leur attention, à leurs égards : la petite porte des toilettes qui coïncidait un peu par temps très humide ; l'ampoule des toilettes qu'il faudrait bientôt penser à changer et la quarantième marche en partant du haut qui était en partie descellée. Conseils inutiles et pense-bête dérisoire pour ces messieurs les ronds-de cuirs, laïus qui n'avait pas sa place dans l'énoncé des réformes mises en place au plus haut sommet de l'administration française. Mais les tren-

te-cinq ans de sacerdoce, de don de soi, de temps passé à guetter au loin les imprudents, les débutant-navigateurs et les voyageurs égarés, ne pouvaient pas s'effacer en une fraction de seconde. L'automatisation ne pouvait pas tout changer d'un coup.

Je détournai la tête de mes écrits et regardai au loin à travers la fenêtre étroite de la petite pièce. Plus tôt, j'étais allé jeter un dernier coup d'oeil à l'horizon, tout là-haut sur le balcon de veille, comme-ça, par habitude. Tout semblait calme et serein à ce moment là, tout comme moi d'ailleurs, car ma décision était prise. Alors, j'avais suivi du regard le vol d'une mouette égarée loin du port, semblant apporter des nouvelles du large. Elle était finalement venue se poser sur les rochers en contrebas, et elle s'était attardée un peu. Puis, après avoir cherché vainement quelques victuailles potentielles, l'oiseau avait pris son envol pour se diriger vers d'autres lieux plus généreux. J'avais pensé à ce moment-là que la mouette faisait triste mine par rapport à la figure du timbre. Alors, j'avais fait une dernière fois le tour du balcon avant de redescendre. En haut de l'escalier, qui ressemblait de ce point de vue à une gigantesque coquille en coupe de mollusque marin, j'avais eu une sensation qui m'avait surpris, comme un vertige face à la profondeur qui béait devant moi et qui semblait vouloir m'avalier. C'était la première fois que cela m'arrivait, après toutes ces années. Je m'étais appuyé contre le mur blanc quelques secondes, avais passé une main sur mon visage comme pour chasser un démon, puis m'étais remis en marche pour amorcer ma descente. Sans doute les signes de la mauvaise nuit que j'avais passé la veille. Mais cela avait été une fatigue passagère. A présent, j'allais mieux, j'étais paisible.

Je me levai et replaçai la chaise devant le bureau. Je quittai la pièce et montai les marches qui menaient à la chambre. Sur le lit, il y avait ma valise ouverte, déjà bien remplie. Je transférai le reste du linge de l'armoire à celle-ci et la refermai d'une pression ferme de mes deux pouces. Deux cliquetis se firent entendre presque simultanément. Je saisis ensuite la valise d'une main et, avant de sortir, jetai un regard circulaire à la pièce exigüe parfaitement rangée. J'avais passé la journée de la veille à briquer la chambre ainsi

que tout le reste de l'édifice et mes muscles s'en souvenaient encore. La dernière fois que j'avais fait un tel ménage dans ces lieux, c'était pour accueillir ma jeune fiancée. C'était il y a trente-deux ans de ça. Depuis, Lucienne me manquait, chaque jour.

Je descendis une dernière fois l'escalier en colimaçon, doucement, en comptant dans ma tête les marches, à partir de cinquante et ce jusqu'à zéro. C'était un jeu que nous faisons souvent avec ma petite-fille quand elle me rendait visite mais, ce jour-là, ce compte-à rebours prenait toute sa signification. Arrivé à la dernière marche, j'ouvris la porte et fus un peu aveuglé par la lumière du dehors. Je fis quelques pas, humai l'air frais et fermai momentanément les yeux. Puis je me retournai vers la porte, la refermai, sortis une grosse clé de ma poche de pantalon, et l'introduisis dans la serrure. Je tournai la clé deux fois dans celle-ci, la ressortis et la glissai dans la fente de la petite boîte aux lettres qui se trouvait à gauche de l'entrée. La chute de la clé se termina par un bruit sec et sourd qui résonna dans la caisse en bois et qui se répercuta dans ma poitrine. Je décollai ensuite l'étiquette avec mon nom, qui détacha un peu de peinture verte en venant, et la fourrai dans ma poche.

Un cri perçant me fit me retourner « Papy Jean, papy Jean, tu es déjà sorti, je voulais monter te voir ? » Une cascade de cheveux blonds, blanchis par la mer et le soleil de l'été, d'où surgit une petite frimousse, vint me sauter au cou. « Non, non, Amandine, pas besoin de monter ! », lui répondis-je en lui souriant. « Alors papy Jean, tu viens ? La marée remonte, dépêche-toi ! », me pressa-t-elle. Je reçus le baiser frais de ma petite-fille. Elle rajouta, « Tu es tout doux aujourd'hui, tu t'es bien rasé ! » « Oui », répondis-je, « car c'est un jour particulier aujourd'hui. » « Ah bon ? Pourquoi ? », questionna-t-elle. Je fis une pause, déglutis puis repris, la voix un peu voilée, « Et bien, c'est que... nous allons à la pêche ! ».

Une larme que je retenais depuis le petit matin se fraya un chemin, de ma paupière vers ma pommette droite, mais je réussis à la faire disparaître d'un doigt, avant d'ébouriffer les cheveux de la fillette. Elle me regarda, sentant quelque chose d'inhabituel chez son grand-père, mais décida de ne rien dire. Elle me sourit simplement et mit sa main libre dans la mienne, l'autre étant prise par les deux

filets de pêche qu'elle avait amenés. Je sentis la fraîcheur de sa petite main dans ma paume calleuse et la serrai doucement. Je reculai d'un pas et la regardai. Elle portait un tee-shirt blanc et un collant noir et à ses pieds, elle avait mis ses bottes jaunes. C'était ma petite aigrette à moi, mon oiseau rare. Ça me fit sourire. Je serrai la main d'Amandine et nous remontâmes le petit chemin blanc qui partait du phare.

La journée était belle, l'air autour d'eux sentait bon, la pêche aux crevettes serait bonne !

...à Michel, mon parrain

Concours de nouvelles France Philippe

Année 2022

Organisé par la Ville de Feignies,
Feignies loisirs animations culture
et la Médiathèque municipale de Feignies

THÈME ADULTES

Le courrier qui a marqué ma vie

1 - Le décret de Napoléon Yvonne Duparc	1
2 - Au pied de la lettre Sylvie Pantalacci	7
3 - NPAI Martine Ferachou	13
4 - Promesse Patrick Uguen	17
5 - Ton Ava qui t'aimera à jamais Florence Aubergier	21
6 - La lettre de Clara Bernard Delmotte	31
7 - Lettres à Irène Nathalie Nogues	39
8 - Le-poêle-à-Mangin Véronique Christofides	49
9 - Maître Haneda Éric Mazenod	57
10 - La lettre Cyrille Divry	65